



Campagne première

Adolphe Retté

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Campagne première

•o Muse-enfant, laissons la route trop suivie "Où nous avons croisé de sinistres passants : Nos yeux s'y sont ternis pour avoir vu la vie Traîner sa robe dans la fange et dans le sang.

Lépreuse et titubante une foule accourue Baise et lèche ses pieds qu'écorchent les ornières Regarde quelle horreur les étreint ! Leur cohue Agonise à tenter une ivresse dernière.

Ceux-ci vont agitant des thyrses étourdis Et mènent au sabbat les heures barbouillées, ■Ceux-là, que trouble un fou désir de paradis, Fléchissent sous le poids de chinères souillées.

Plus loin, la fausse Isis des carrefours hantés Nous offre en ricanant de soulever ses voiles... O rire dérisoire, ô chants trop écoutés : Nous n'y avons trouvé que la nuit sans étoiles.

Nous avons rencontré les menteurs de mystère,

Ceux qui disent : « Comment ? » Ceux qui disent : « Pourquoi ? »

Mais le souffle des morts s'élevait de la terre

Et dispersait au vent leurs dogmes et leurs lois.

D'autres encor : des saints que chevauchaient des femmes, Des rois bariolés dorlotant leurs bouffons, Et des prêtres fuyaient le soir rouge que font Les brasiers nourris d'or des églises en flammes...

C'est parmi ces sonneurs de paroles confuses, C'est au bord du chemin, Enfant, que tu es née ; Pour rassurer leur cœur, pour que tu les amuses, De pampre et de pavots ils t'avaient couronnée.

Ils disaient : « Tu seras la joueuse de flûte. Celle que Ton caresse et qui est toujours prête Et quand nous dormirons, fatigués de nos luttes, Tu répandras de frais parfums sur notre tête. »

Mais toi, fille en qui l'aube altière s'est glissée, Tu repoussas la flûte et la fiole odorante, Tu jetas à leurs pieds ta couronne froissée Et tu ris, méprisant leur colère grinçante.

LIMINAIRe-:

Eux alors : « Cest en vain que ton rêve recule, Nous saurons te ravir l'éveil bleu du matin, Et nous t'imposerons, pour un morne destin, La face en feu, la face en sang du crépuscule.

s< Tu se ras la maudite et la prostituée. Tu ouvriras ta couche froide aux vagabonds, Et tu tendras, parmi la honte et les huées, Ta bouche insatiable et ton ventre infécond. »

Ainsi tous s'écriaient... Toi pourtant, dédaigneuse, Belle de la clarté qu'épand ta gorge nue. Tu montras l'horizon où tremblaient des yeuses Et le jeune soleil qui dissipait les nues.

Cependant tout mourait sur la route grisâtre : Les passants effarés s'effaçaient un à un. Pareils à des sarments en cendres dans un âtre Oublié sous le sel des décembres défunts.

Or, irradiant l'aube éclore dans tes flancs : « Ecarte, me dis-tu, ce fantôme morose Qui sème le chemin de ses haillons sanglants — La vie, elle est là-bas, debout au sein des roses.

« Enlaçant des jasmins et des frondaisons vertes, Elle pare le seuil joyeux de ta maison Et, t'offrant les fruits mûrs de sa neuve saison. Un songe de beauté te tient la porte ouverte.

« Pour que ce clair logis te sourie à ton gré, Pour cueillir de tes vers la fiore épanouie. J'y serai la chanteuse et la petite amie Et tu seras mon pauvre et je t'appartiendrai. »

Depuis ce jour, ô Muse-enfant, tu m'accompagnes, Tu m'appelles, tu ris aux sentiers enchantés Où, tel un dieu vêtu d'or fluide, l'Été Nous sacre reine et roi de toute la campagne.

L'emprise du printemps

L'EMPRISE DU PRINTEMPS

La nuit pâle coulait comme une oncle, ses voiles Sentr'ouvraient aux clartés roses de l'horizon Où descendait mourir une dernière étoile — Le verger s'éveillait autour de la maison.

Las du labeur sévère et qui leurre peut-être, Avide de goûter l'arôme du printemps, J'ouvris aux souffles frais qui battaient ma fenêtre D'un rameau de rosier plein de bourgeons naissants.

Ma lampe s'éteignit, sur mes manuscrits blêmes De tremblantes lueurs s'étalèrent, je crus Que, parmi ces rayons à chaque instant accrus, Dans ma chambre confuse entraît l'aube elle-même.

Mais déjà par la plaine elle glissait, déesse Heureuse de parer les pommiers tressaillants En dénouant pour eux l'or tendre de ses tresses — Et le verger ravi chantait un large chant.

Tandis que je riaais, ivre d'avoir senti L'aube d'avril baiser mon front appesanti, Une voix me parla qui passait dans le vent

^< Livres tristes, conflits de pensers, calculs lourds, Les choses que tu sais et que tu ne sais pas Te firent un hiver épris de leur fatras — Moi, je suis la rumeur immense de l'amour.

Mirant les rois affreux et l'humanité serve Ton œil était obscur sous ton sourcil froncé Comme un oiseau de nuit sur un gibet posé - Je chasse le hibou morose de Minerve.

Tourné vers l'avenir sombre et strié d'éclairs, Tu évoquais l'orage et les rouges revanches — Egrenant la rosée en perles dans les branches J'agite les grelots des muguet entr'ouverts.

Le poème onduleuxque rythme la prairie,

Toute cette fraîcheur, toute cette candeur

Qui montent de la terre odorante et fleurie

Je les prends, je prétends les mettre dans ton coeur.

L EMPRISE DU PRINTEMPS

Ton rêve ruisselant de larmes et de flammes S'éteindra sous les fleurs, au souffle du printemps Et tes yeux seront clairs comme des yeux d'enfant Et l'amour triomphal fera fléchir ton âme.

Laissant l'ombre funèbre où gronde l'épopée, Tu te joindras aux chœurs des bois et de la plaine ; Joyeux, le front pressé d'humides marjolaines, Tu charmeras par tes cadences envolées La campagne attentive et la Muse étoilée. »

La voix se tût... Avril s'élançait dans les cieux ;
Comme une balle d'or de la fronde d'un dieu
Le soleil jaillissant incendia l'espace ;
Le vent, fol inquiet qui passe et qui repasse,
Agitait les gramens du verger radieux
Et me jetait les fleurs des pommiers à la face.

LE CHEVAL ECHAPPE

Bousculant le fermier qui s'effare et s'écrie.

Ivre de sèves bouillonnantes Et des parfums que Mai souffle
dans l'écurie, Le cheval s'est enfui par la plaine éclatante.

Vers les prés sans clôture il galope, sa course Trace un sillon
bordé d'une écume de fleurs — Les rires du printemps ruissellent
sur les sources Et la plaine palpite au rythme de son cœur.

Il bondit, il s'ébroue — et le voici pareil A quelque Pégase sou-
verain :

Sa bouche libre du frein

Semble mâcher du soleil Et, dans le clair azur où tremblent
des rayons, Son cri de liberté monte comme une flamme.

O grand cheval d'orgueil, gloire des étalons, Ta fanfare stri-
dente se pâme

Et l'écho te renvoie en grêle hennissement Le sanglot d'amour
des jeunes juments Qui t'offriront leurs flancs moirés d'aurore...

Tu frémis, ton galop cadencé tinte au loin, Plus loin, toujours
plus loin, aux rudes pâturages Où le fouet et le joug ne régnent
pas encore — Prends-moi, cheval, volons par delà les humains
Qui s'agitent souillés des fanges coutumières : Ouvrant dans le
ciel d'or des ailes de lumière. Nous forcerons la Muse au fond des
bois sauvages.

LA MUSE CHANTE

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Proverbe.

Ces fous qui s'en vont par la ville

Vendant le sceptre et le laurier

Te tendent le bandeau souillé

Que ceignirent des fronts serviles —

Je t'offre la coupe profonde

Où le sang des dieux bouillonna :

La plus belle fille du monde

Ne peut donner que ce qu'elle a.

Parmi les paillons scintillants

Et les musiques de la foire,

La ville au loin hurle sa gloire —

Voici les murmures du vent,
Le ciel doré, les prés frais, l'onde,
Les buissons qu'Avril étoila :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

CAMPAGNE PKEMI1.RI-:

Voici mes bois, mes clairières, Mes fleurs, mes ruisseaux as-
sourdiss Que le grand soleil de midi Couvre d'un manteau de lu-
mière, Voici mes sœurs dansant des rondes Sous l'aulne et le ma-
gnolia :

La plus belle fille du monde Ne peut donner que ce qu'elle a.
Sur les lilas assoupis
L'ombre douce épand ses urnes :
Ecoute le chuchotis
Des brises nocturnes.
La lune nouvelle-née Sème d'or pâle l'espace.
Le ciel rêve, la rosée Imprègne les feuilles lasses.
La prairie au loin sommeille Sous un fin voile de brume.
Quelques étoiles s'allument Dans les profondeurs vermeilles.

LA MUSE CHANTE

Les lilas font un berceau Plein de formes indécises Qu'inquiète
le sanglot

Palpitant des brises.

A peine un rayon dormant Pénètre l'ombre odorante Où bruit
confusément Le chant des sèves montantes.

Le rythme lent des ramures Qui s'inclinent vers tes lèvres Te
raconte la nature Et ses bonnes fièvres.

Tu pleures, ton cœur s'embrase, Tu te crois en paradis —
Frère, garde cette extase Dans tes regards éblouis

Sous la lune merveilleuse

Qui les a parées, Vois se lever les années De ton enfance
sonçreuse.

24 CAMPAGNE PREMIKRE

Tu les baisses, tu les cueilles Et tu les assembles toutes — Ainsi
fait aux chèvrefeuilles Le passant des routes.

Va, tu reviendras souvent,

Ame inapaisée, Chercher des enseignements Sous ces lilas
murmurants Que baigne une ombre étoilée.

Sur le livre où tu t'endors Tombe un rayon de soleil — Vois : la
campagne est pareille Au poème de l'aurore ;

Rose et verte et toute tendre, Chanteuse aux brises de Mai, Ne
semble-t-elle te tendre Mille strophes en bouquets ? '

LA MUSE CHANTE

Contre les ronciers farouches, Parmi la sauge et le thym, La
campagne, ce matin, A des fraises pour ta bouche.

La venelle sinueuse S'étoile de marjolaines, Des palombes
roucouleuses Neigent au loin sur la plaine.

La viorne et l'aubépine Enlacent leurs bras fleuris, Des tinte-
ments de clarines S'égrènent par les pâtis.

Le coq claironne, les poules Caquettent, énamourées, Dans
l'herbe tiède se roulent Des idylles effrontées.

Les lys rouges où se grisent Les abeilles butineuses Semblent
des lèvres promises A tes lèvres amoureuses.

Le ruisseau qui s'enrolère

Ecume sur les cailloux,

En un creux, les lavandières

Frappent leur linge à grands coups.

Arrête-toi.... l'eau jaseuse Rythme tes vers murmurés Sous les
sureaux cadencés Où tremble une ombre berceuse.

Sieds-toi : le rêve éclatant Qui bourdonne dans ta tête Revêt la
nature en fête — Vivre est doux par ce printemps.

La rivière est une femme Langoureuse sous ses voiles ; Le soir
lui tisse une trame De lune et d'étoiles.

LA MISE CHANTE

Les flots d'or sombre s'allongent Et se priment de désir :

La rivière fait le songe De t^aimer et de mourir.

Toi, couché sous les jasmins Qui parfument le rivage, Tu tends vers elle tes mains Pleines de roses sauvages.

Vois : une douce nacelle Glisse sur l'eau murmurante ; Va sur les flots, ton amante Pleure tout bas et t'appelle...

Menant la barque berceuse, Tu pars pour un grand voyage Et le cœur de l'amoureuse Palpite au sillage.

Jeunes filles qui passez

Portant des amphores,

Noirs tourbillons qui hurlez Sous les ponts sonores,

Jardins endormis, cités

Bruissantes dans la brume,

23 CAMPAGNE PREMIKRE

Soir rêveur au bord des eaux, Soir chanteur dans les roseaux,

Calme lune.

Astres clairs, soyez témoins :

La rivière emporte au loin Le Pauvre avec sa fortune.

Rêveries d'été

Tu pleures ? — Vois : In prairie est souriante.

Parsifal: acte m.

LE POETE

Le printemps expiré survit dans ma mémoire :

C'esit lui qui saigne encor sous les lilas flétris...

On dirait un enfant qu'épouvante le soir,

Il hésite, ses yeux aux regards indécis

Sont ceux d'un dieu banni qu'on ne rappelle pas

Sa blessure me vaut une douceur mortelle.

LA MUSE

L'odeur fade du sang se mêle Au parfum fané des lilas —
Laisse l'enclos funèbre où s'attardent tes pas : L'été qui naît t'ap-
porte une ferveur nouvelle.

LE POETE

Les colombes de mai s'envolent en exil Et les muguets légers
qui tintaient en avril

N'osent plus refleurir...

5'ai peur de la prairie où tu veux me conduire.

LA MUSE

La prairie est vivace et saura te charmer,

Tu l'aimeras, mais, avant d'y entrer, ^ous irons au jardin
qu'une treille enveloppe Voir s'ouvrir l'hcliante avec l'héliotrope.

LE POÈTE

'O le jardin d'hier paré de violettes !

L.A MUSE

Cette flore est défunte où ton rêve s'entête — Viens respirer
l'odeur des fraises mûrissantes, Viens : l'été te prendra, son ha-
leine puissante Te soufflera son allégresse et sa santé

Ah ! quel sourire monte à ton front qui s'éclaire, Le jardin dé-
sormais ne peut plus t'arrêter —

Eh bien ! allons plus loin.

Allons vers la prairie où nous verrons la terre

Tressaillir toute fière Des beaux yeux que lui font les rus cœuru-
léens -Et frémir aux baisers du soleil de juin.

LE POETE

O gouffre de verdure où l'été se recueille, Quel astre glorieux
te verse ses clartés ! Le vent frais du matin froisse les chèvre-
feuilles Qui retombent autour des arbres cadencés Et se roule
parmi les avoines en fleurs.

Vois s'égarer au loin ces couples enlacés :

Etincelant, sous le soleil triomphateur,

Un peuple d'oiseaux d'or tourne autour de leurs têtes.

Muse, je suis enfin le dieu que tu souhaites

Et je puis m'endormir sur ta gorge fleurie.

LA MUSE

Ecoute donc les vers que chante la prairie.

34 CAMPAGNE rREMIKRE

Etendu dans les grandes herbes, Le front tout caressé de fleurs,
Je regarde les moissonneurs Lier leurs sferbes.

Sous la lumière impérieuse de l'été, A l'ombre errante des ramures,
Je me souviens d'avoir été Le grand soupir qu'exhale la nature

Aux jours où l'univers rêve d'éternité —

Dans les arbres incertains Le soleil qui va et vient Selon les frissons des feuilles
Glisse aux mousses, risque un œil

Aux fentes des murs Et jette, nonchalamment, Des médailles d'or tremblant
Sur les toits o^ris des mesures.

RK\ERIES D'ÉTÉ 35

Depuis, je fus très vieux, ayant goûté Le poison lourd qui stagne aux coupes de néant
Et la mort m'attirait avec son rire blanc...

Mais le soleil vainqueur m'a visité,

J'ai reconquis mon immortalité, J'entends chanter en moi tout un peuple d'enfants
Et le rire des moissonneurs,

Tel un vin généreux, me réjouit le cœur —

Roulant des coquelicots

Et des capucines.

Les herbes comme des flots

Pressent ma poitrine, Le grand soleil merveilleux

Embrase la plaine :

Aussi loin que voient mes yeux

Voilà mon domaine.

Arôme ardent des fleurs sauvages :

Joie au travail, instinct d'amour, douceur de vivre,

Rythme des sèves méconnu Par la sagesse imbécile des livres.

Vous m'avez pris grelottant et tout nu Et vous m'avez refait à
votre image —

La bonne terre a donné Sa chevelure de blés, Les sillons roux
se reposent ; Aujourd'hui rentrons le grain Dans nos granges, et
demain Nous irons cueillir des roses.

RÊviiRiF.s d'Été 37

L'été miraculeux règne sur la prairie,

L'heure brûle et frémit parmi les boutons d'or;

A peine si j'entends de vagues mélodies :

Le ruisseau qui chuchote et le vent qui s'endort.

Hier, on m'a parlé d'ambition, de gloire.

De l'envie aiguisant ses javelots dans l'ombre....

Que m'importe : je suis le peuple sans histoire.

Je vis toute ma vie heureuse, je dénombre

Mes trésors: les bouleaux d'argent pâle et les saules,

Vieillards gris que le ciel vêt d'azur et de feu ;

Leurs branches, par instants, me baisent les épaules.

Je les prends, je les palpe d'un doigt curieux

Et je crois caresser l'épiderme des dieux.

La campagne murmure et les fleurs me font signe, Les parfums, les rumeurs qui montent de la terre S'élargissent et vont joindre dans la lumière Les nuages plumeux et blancs comme des cygnes.

.^S CAMPAGNE PRE.MIKRF.

O splendeurs : c'est pour moi que la fête est donnée, C'est pour moi que le vent rêve dans les venelles, Si la terre palpite et si les fleurs pâmées Eclatent dans les prés comme des étincelles, C'est pour avoir ravi mon âme fraternelle.

Au tremblement sacré des ramures profondes, Cn vol blanc de colombes s'abat sur la route : Candeur où s'abolissent la haine et le doute Couvre-moi — j'ai conçu l'innocence du monde.

Le crépuscule calme et doux comme une aurore

Médite aux collines lointaines Et teint de pourpre fabukuse la fontaine Où l'eau tombe en chantant dans les vasques sonores.

L'âme étrange du vent émeut les arbres vagues

Et sème les chemins de pétales de roses :

C'est l'heure où mes pensers viennent comme des vagues

Se briser au mystère harmonieux des choses.

Tout éblouis de soir sanglant et de nuées,
Mes yeux las du soleil se détournent vers l'ombre
Qui se glisse, à pas sourds, dans le creux des vallées
Et se reposent aux fumées Eployant sur les toits des ailes d'oiseaux sombres.

C'est l'heure pacifique où les lampes s'allument — Menant des tombereaux et de lourds attelages, Ceux de la fenaison rentrent dans les villages Et leurs rires se mêlent au soir que parfument L'arôme des foins mûrs et l'odeur des labours.

Le silence s'est fait dans mon âme des jours : Elle dort — et l'été règne sur son sommeil

Ainsi qu'un magnifique amant — Elle songe et revoit sous le ciel éclatant Des paons d'or bleu s'épanouir au grand soleil.

Mais mon âme des nuits s'éveille alors, j'écoute, Parmi les arbres noirs et l'ombre de la route, Le murmure onduleux qu'elle épand sur la plainte Et que l'écho jaloux répète en soupirant Comme un chœur qui s'éteint et qu'on entend à peine.

Apaisement, amour et pardon des injures Pareils à des clartés illuminent mon âme : Elle vole, tranquille, elle est la Notre-Dame Que célèbre la paix de l'immense nature.

Est-ce elle qui, grandie au bord de l'horizon, Argenté tendrement la cime des bois sombres ?. Elle monte, elle plane en semant des rayons Et je la vois cueillir les étoiles sans nombre.

Plein de ruisseaux, de marjolaines et de nids, Le bois chante un cantique à ta gloire, ô Nature ; Le bruit des frondaisons se ma-

rie aux murmures Du vent brusque qui valse à travers les taillis.

Des rires de bouvreuils s'égrènent sous les branches, Le bois répond, puis fait silence et s'ensommeille ; Alors, près de la mare où des sources s'épanchent. Les chênes inclinés me parlent à l'oreille :

« Calmes comme des dieux et doux comme des pères, Nous savons les secrets de ton âme pensive Et nous te rappelons, pour que tu nous révères. L'innocente beauté des aubes primitives.

Des soupirs d'autrefois palpitent dans nos feuilles, L'Etre premier rythme nos gestes pacifiques Car nous sommes l'ancêtre auguste qui t'accueille, Pauvre rêveur enfui loin des villes iniques.

Rien, ni l'œil d'eau qui luit au bord du chemin creux^ Ni les pollens, ni le velours tendre des mousses, Ni les roucoulements des ramiers amoureux Ne sauraient apaiser la fièvre qui te pousse.

Mais nous que gonfle encor la sève de ta race, Nous te versons la paix et la sérénité. Nos rameaux fraternels t'embrassent quand tu passes. Et nous te révélons la Ê^loire de l'été. »

Ainsi parlent, pour moi, les chênes vénérables... Leur feuillage se mire aux sources assoupies, Le bois chante, le vent sème des fleurs d'érables Et moi, dans l'ombre d'or qui me berce, j'oublie Mes luttes, les rancœurs de mes jours misérables Et l'étrange destin que me voulut la vie.

RKVERIES DE ri: 43

Malgré l'azur et la tiédeur de la saison,

Tu semblés triste, aujourd'hui, douce Muse ;

Le soleil t'importune et ton geste refuse

Cet œil d'or qui te guette aux trous des frondaisons. Quelqu'un est mort, dis-tu, dans la maison

Et le vent vagissant te rappelle ce deuil....

Par nos rosiers semant de pétales le seuil,

O mon enfant, je te veux consolée :

Que ton rêve s'attache aux roses balancées Ou suive cet oiseau qui chante dans les feuilles.

La terre est bonne aux pauvres morts : C'est elle qui leur rend la vie universelle, Ils se dispersent dans les fleurs et dans l'aurore Et leurs soupirs sont ceux des gramens et des prêles Qui bordent les ruisseaux sonores.

44 CAMPAGNE PREMIKRI:

Ils sont l'odeur des tilleuls embaumés, Ils sont l'ardeur des juillets embrasés,

Ils sont la ruche d'abeilles....

Aubes d'argent, crépuscules vermeils

Leur ouvrent leurs reposoirs, Et quand tu redis, à l'écho des soirs,

L'hymne de tes jours heureux,

Ils descendent des ramées Pour remonter s'épanouir dans le ciel bleu Avec l'essaim tremblant des strophes étoilées.

Le Vagabond

L'ombre pleine d'odeurs et de brises errantes Caresse indolemment les pommiers étoiles OÙ, parmi les pollens aux pétales mêlés, Bruissent, par instants, des ailes palpitantes.

La campagne dormeuse soupire, la lune Effleure d'un rayon velouté les pervenches Et le tiède printemps qui règne sous les branches Baise toutes les fleurs qu'il entr'ouvre une à une.

Lasse d'avoir foulé la poudre du chemin, La tribu basanée au bord d'un ru s'arrête : Des hommes révoltés contre un âpre destin, Des enfants aux yeux frais et couleur du matin Et des femmes portant des clinquants sur leur tête.

Méprisant les taudis où les terriens s'abritent,

Contre le mur d'un clos que broutent des chevreuils

La tribu voyageuse a préparé son gîte :

Le talus gazonné suffit à leur orgueil,

Ils allument un feu de joncs secs et de thym

Et la soupe du soir glousse dans leurs marmites.

Puis, goûtant l'air sucré qu'embaument des sureaux, Ils s'asseyent autour de l'ancêtre songeur — Le vent faible s'attarde aux arbres incertains, L'ombre plane, et le ru chante dans les roseaux Un chant capricieux qu'ils reprennent en chœur.

L'EAU DU RU

« Fuir ! glisser en susurrant Par la campagne superbe.

Emporter la feuille et l'herbe Aux grands fleuves indolents....

LA TRIBU

Rire aux femmes des villages.

L'EAU DU RU

Fuir toujours ! mes flots pressés Appellent des cieux meilleurs
— Je viens des bois.... ou d'ailleurs Et je coule, et c'est assez....

LA TRIBU Nous sommes les vova^eurs. »

Le chant fléchit, tremblote dans l'ombre et s'éteint. Ils mangent en riant la soupe savoureuse Et le murmure insoucieux de l'eau fuyeuse Se mêle au tintement des cuillères d'étain.

Un rossignol prélude en un chêne voisin.

LE ROSSIGNOL

« Amour ! le soir charmant me grise Car sur cet arbre s'est posée
Ma sœur timide, ma promise :

La bien aimée.

Tout le printemps rit dans mes pleur.- Viens : les ramures inclinées
Te berceront contre mon cœur, O bien-aimée !

Voici le nid, voici la couche Où tu dormiras dorlotée....

Je frissonne quand je te touche O bien-aimée ! »

La tribu fait silence, en extase, le chêne Criblé de lune semble
un temple aux lampes d'or : Plus haut que les rumeurs confuses

de la plaine La voix du rossignol grandit et monte encor.

LE ROSSIGNOL

s< J'aime ! j'ai pris aux sources leurs soupirs Aux grands bois as-
souis les rêves de leurs feuilles J'en ai fait tous mes désirs Et la
fleur d'amour qu'il faut que tu cueilles.

Blottis-toi dans la mousse, repose, Laisse-moi te verser
l'ivresse de la nuit, Dors — quand l'aube viendra, les mains
pleines de roses,

Tu m'accueilleras en notre doux nid. »

LE VAGABOND

La tribu se recueille attentive, son âme Flotte au rythme ondu-
leux des ramures charmées, Les hommes, tressaillants parmi
l'herbe foulée, Implorent des baisers aux lèvres de leurs femmes -
L'ancêtre sourit dans sa barbe blanche.

Soudain le vent se lève et les arbres chuchotent Sous le souffle
effaré qui tourmente leurs branches, Les peupliers tumultueux
crient et se penchent

Vers les fourrés que hante la hulotte Et de vastes sanglots
passent dans l'air froidi.

LES ARBRES

<s Glorieux, au soleil de midi Nous offrons notre orgueil séculaire
Car nous sommes les dieux que vénère La flore des jardins
et la flore des champs.

Parfois, quand la canicule fait rage Embrasant le ciel éclatant,
Nous abritons sous nos ombrages Les moissonneurs haletants.

Les souffles assaillent nos cimes.

Nous plions sans leur céder Car les souffles sont fous et ne
font que passer...

Mais l'homme nous assassine.

CAMPAGNE PR'EMiliKE

La hache et la serpe cruelle

Mutilent nos bras, Blessent nos troncs que la foudre et la grêle

N'épouvantent pas.

Tout croule : les pins, les ormes Et les vieux hêtres austères...

Epargnez-nous, vous les hommes, Nous qui sommes Les anciens de la terre. »

Le vent tombe, la nuit s'emplit d'astres, la plaine

Exhale des senteurs et de molles haleines ;

A la pointe d'un peuplier, Aldébaran

— L'astre triple, de pourpre, d'azur et d'argent —

Semble un feu fabuleux sur un haut candélabre...

Et l'ancêtre dit : « Paix à nos pères les arbres. »

La tribu rêve aux temps accomplis, elle écoute Le cantique infini que la sainte nature Epand parmi les flots, les prés et les feuillures.... Mais voici qu'un pas sonne aux cailloux de la route.

LE VAGALÏOND 53

Un homme vient vers eux qui porte la besace,

La limousine brune et le bâton de houx

Et les houseaux serrés montant jusqu'aux genoux.

Les roseaux curieux se penchent quand il passe

Contre l'écluse étroite où le ru s'encolère,

Les bouleaux frissonnants le montrent aux cytises,

Une pâle vapeur qui tremble et qui s'irise

Où son pied a marqué s'élève de la terre ;

Posant leur fin museau sur la muraille grise

Les chevreuils inquiets le regardent de loin,

Et, rayant l'ombre bleue et pleine de clartés,

Une étoile filante éclate sur sa tête —

Un coq s'éveille et chante au village prochain.

Or devant la tribu l'homme s'est arrêté ;

11 dit : <\ La faux s'aiguise et les torches sont prêtes.

Au zénith, le farouche Aldébaran scintille
Et, conduits en ce lieu choisi par leur destin,
Voici les descendants de la forte Famille —
Comme l'aube indécise annonce le matin,
Je vois dans leurs yeux clairs l'avenir apparaître. »
Tous alors le contemplent étonnés, l'ancêtre Se lève et l'inter-
roge en montrant le chemin.

54 CAMPAGNE l'REMIKRE

L'HOMME

O vieillard, j'ai mangé tous les fruits et j'ai bu L'eau de ce fleuve
obscur qu'on appelle Léthé... Mais puisque tu m'es doux et
puisque tu m'invites Je veux m'asseoir au feu des tiens — merci

l'ancêtre

Viens là Passant, repose-toi, tu nous diras ensuite, Si tu veux,
quelle mère au beau sein t'allaita Car ta face rayonne et tes
membres robustes Ont été modelés pour des labeurs augustes.
Parle : dis-nous tes jours heureux ou malheureux, Les peuples
que tu vis en tes courses, tes rêves

Pareils aux goélands qui se jouent sur les flots.. Dis-nous tes
souvenirs des villes et des grèves ; S'ils évoquent l'espace et la
nuit et ce ciel Où se cabrent les coursiers d'or du Chariot, Notre
âme aura pour toi des échos fraternels. »

L'ombre semble en prière autour de l'étranger, Et les fleurs
des sureaux qui jalonnent la route Et les fleurs des pommiers qui
dorment au verger Sur son front lentement se prennent à neiger
— Il parle : la campagne attentive l'écoute.

l'homme

« L'antre! le vallon calme et sombre en Arcadie !.

Sur la peau de lion qui formait mon berceau

Ma mère avait semé des mousses, des rameaux

De lambrusque sauvage et des roses fleuries....

Parfois, à l'heure ardente où la cigale crie,

Je rampais jusqu'au seuil de notre grotte obscure :

Le soleil amical me trempait de ses feux,

Des oiseaux et des faons prenaient part à mes jeux

Et l'énorme baiser de toute la nature,

Cueillant ma bouche fraîche et caressant mes yeux,

Me prodiguait l'arome humide des verdure.

56 CAMPAGNE PREMIKRE

Je grandis, je sertis de la grotte — ma mère

Me souriait de loin et, pour m'encourager,

Me montrait les fruits d'or d'un bosquet d'orangers ;

Mais je ne craignais point : je buvais la lumière,

J'aimais le vent k' ger qui me flattait les joues
Et je sentais, comme un lien que l'on renoue.
Mon âme s'enrouler aux mouvantes ramures,
Et j'écoutais, parmi les gramens qui murmurent.
Chanter mon sang gonflé des sèves de la terre...
J'allai dans la forêt toute proche, les merles
Jaseurs me désignaient des sentiers pleins de fraises,,
Une source espiègle, afin que je me plaise
Sur ses rives, m'offrait ses poissons bleus, ses perles
Et ses flots où valsaient des rayons tremblotants.
Les lierres retombants faisaient de douces chaînes
Pour me garder un peu dans leurs replis, les chênes
Heureux de m'amuser laissaient tomber leurs glands
Et le saule pleureur suspendait ses soupirs
Quand des fourrés bourrus il me voyait sortir.

LE \AGABOND 57

A la lisière, aux flancs d'une haute montagne,
Je vis s'épanouir une grasse campagne :
Le soir montait — chargés de râteaux et de bêches
Les laboureurs laissaient à regret leurs travaux,

Grondaient et dételaient des herses leurs chevaux

Impatients du foin qui parfume la crèche.

Tout un peuple divin s'ébattait là, je vis

Passer dans l'air l'essaim des sylphes étourdis ;

Des dryades rêvaient, des satyres velus

Cueillaient en se jouant des poires et des prunes,

Des sylvains s'étiraient sur le sol étendus

Et les nymphes dansaient, blanches au clair de lune.

J'apparus — et la vaste obscurité des bois Assombrissait d'azur profond mes yeux farouches Et des lys que j'avais pressés contre ma bouche Veloutaient de pollen ma poitrine et mes doigts —

Joyeux alors, autour de moi tous accoururent : Un faune adolescent me donna sa parure Où les coquelicots se mêlaient aux lauriers, Une nymphe tressa de glaïeuls mes cheveux Et, comme je battais des mains, les chèvre-pieds Me dirent gravement : « P'ais tout ce que tu veux, Tu es le souverain de la terre amoureuse. »

O jours dorés : enfance à jamais radieuse !... »

Il dit — ses yeux sont pleins de pleurs, son front s'incline- Le ru frémit dans les roseaux et la ramée Triste et les frondaisons vaguement remuées S'émeuvent aux soupirs qui gonflent sa poitrine.

La tribu tremble autour du dieu qu'elle devine

Et sent, dans l'ombre en feu, passer l'horreur sacrée.

L'ANCÊTRE

« Etranger, ton visage est un astre !... on croirait. Quand tu parles, ouïr des rumeurs de forêt Et le chant des oiseaux d'un Eden adorable.... Bien que très vieux, ai-je jamais vu ton semblable ? T'ai-je connu jadis ?... L'éphèbe que je fus Se réveille en mon âme et croit qu'il se rappelle D'autres lieux où tu vins par la nuit solennelle.... Hélas ! les souvenirs de mon esprit confus Sont pareils aux vaisseaux que disperse Borée Et que vont engloutir les vagues soulevées... Mais parle encor : dis-nous quelle étrange fortune Te conduisit au feu qu'allumèrent les miens, Parle : l'eau qui chantait fait silence, la lune Songe sous les sureaux, dans l'ombre du chemin Et la brise se tait quand s'élève ta voix.

I. HOMME

Or, si je pense à ma jeunesse, je revois

La rivière d'argent moiré d'or dont la traîne

Se déchire aux massifs d'aulnes et de troënes

Et l'ilôt vert où la déesse que je guette

Se cueille des bouquets d'ache et de violettes....

Je me glisse à pas sourds, je la suis — une aubade

Pépie aux sept tuyaux de ma flûte rustique —

Puis je lui tends les fleurs des eaux dont la naïade,

Séduite hier, aimait à couronner ma tête ;

Enfin, dans les grands joncs dressés comme des piques,

Au bord de l'onde glauque où l'ombre et le soleil

Découpent le reflet des branchages vermeils,

Je l'attire, j'étreins son beau corps embaumé

Et mon rire vainqueur boit son sanglot pâmé.

Puis je m'égare aux champs que l'été fauve dore
Le paysan qui m'aperçoit baigné d'aurore
Salue en murmurant une vague oraison.

Sur un autel de pierre fruste et de gazon
Ses fils hâlés, ses filles aux bras frais disposent
Un pot de lait caillé, les fruits de la saison,
Du miel et les premiers épis de la moisson
Parmi des guirlandes de laurier rose.

Ch) CAMPAGNE PREMIÈRE

Je souris à l'offrande naïve, je cueille, En passant, le baiser des
filles ingénues
Puis, poursuivant un vol de cailles survenues. Je
m'enfuis aux taillis sonores dont les feuilles Eventent jusqu'au
soir ma sieste insoucieuse....

Donc c'est ainsi que je vécus ma vie heureuse, Aimé des
champs, des fleurs et de ceux de la terre. J'étais paisible et ce
m'était un doux mystère
De sentir sous mes pas tressaillir les sillons
Comme si j'épandais des graines à la ronde, Et de voir,
quand mes yeux tout remplis de rayons Fixaient la grande nuit
sereine en son essor, La germination flamboyante des mondes
Tourbillonner, pareille à des poussières d'or.

O rêve immense, extase, ô tendresse des choses ! Tout : les astres, les prés, l'eau, les bises moroses. L'homme inquiet qui passe et la pierre qui reste, En moi, hors moi, vivaient dociles à mes gestes....

LE VAGABOND 61

Un soir, j'étais assis au bord des flots sauvages Qui roulent sans repos de Leucade à Corcyre : L'Océan bruissait conriine une énorme lyre, A l'horizon funèbre où montait un orage Je voyais les éclairs déchirer les r-uages Puis mourir sur le sable en méandres sanglants. L'ombre pesait, pleine de mânes vagissants Et je les entendais m'appeler comme en rêve Et chuchoter, parmi les rumeurs de la grève, Des noms de dieux abolis.

Soudain, l'horizon noir incendié d'éclairs S'ouvrit — au bord du ciel strié de feu je vis Se dresser, vision qui fit trembler la mer. Un gibet monstrueux où se tordait cloué Un être dont le front, penché sur la poitrine.

Portait un diadème d'épines.

Sa bouche était muette, en ses yeux effarés

Régnaient l'angoisse et Tagonie Et cependant il jaillissait de ses prunelles Comme un sombre défi aux clartés de la vie.

Une voix me cria : « Voici la loi nouvelle ! >'^

Alors je vis surgir de l'ombre, près de moi, Un vieillard tiare d'or qui me montrait du doigt : Sales, hagards, grinçants, drapes de peaux de bêtes, Des hommes l'entouraient... ils brandissaient des frondes^ Un hymne bourdonnait sur leurs lèvres immondes Et l'orage grondait au-dessus de leur tête. Et le vieillard leur dit :

»;< Frappez-le, c'est le diable ! » Tous alors se ruant me crevèrent les yeux — Et les hennissements de la mer formidable Se mêlaient à leurs cris furieux.

Je reculai sous leurs clameurs... déjà les flots Avides de m'avoir montaient lécher mes pieds. Eux riaient, et leur rire, on eût dit les sanglots Qu'un vent d'hiver arrache aux arbres dépouillés.

« Frappez ! » dit le vieillard —

Ils frappèrent : des pierres M'î meurtrirent, mon sang ruissela, tous mes membres, Comme on voit sous la hache une écorce se fendre, Fléchirent fracassés et rompus sous leurs coups Cependant qu'ils hurlaient leurs chants et leurs prières. Et les flots frémissants me montaient aux genoux, Et la foudre éclata et me brisa le front.

Dans l'abîme écumant qui tournoyait mon corps Roula tout garrotté de gluants goémons Et les rochers d'où l'alcyon prend son essor Et les forêts de pins qui couronnaient les monts Pleuraient et s'écriaient : « Deuil et nuit: Tout est mort! »

Leur plainte s'envola, lugubre, sur la mer. Si haute qu'à travers les fracas du tonnerre Elle fit palpiter les voiles des navires Et que des matelots effrayés l'entendirent.

Le vieillard écoutait et ne comprenait pas :

Ceux qui m'avaient frappé chantaient tendant les bras

Vers le gibet livide au sein des nues : « Gloire au Crucifié — la nature est vaincue ! »

L'écho leur répondit : « Tout ressuscitera. »

Il se tait — 1 ombre dort dans les arbres, la plaine
Blanchit comme un linceul sous la lune pâlie,
La brume qui s'étale aux collines lointaines
Semble le spectre lent des choses accomplies —
Et la tribu, vouée à l'étranger, s'écrie :
« Dis-nous, dis-nous comment tu as dompté la mort !

L HOMME

Bien des jours, dans le gouffre aux obscurités bleues
J'ai végété parmi les vagues madrépores
Où le poulpe et la pieuvre entr'ouvrent leurs yeux d'or:
Les poissons voyageurs me frôlaient de leur queue,
Les algues me pressaient entre leurs bras glacés.
Le sel et le limon pensaient mon front saignant.
J'écoutais respirer mon père 1 Océan
Et son vaste murmure effaçait le passé...
Vivais-je ? étais-je mort ? — les conques purpurines
Où bruit la chanson monotone des vagues
Me racontaient parfois des légendes si vagues

Qu'avant de les aimer il faut qu'on les devine :

« J'étais l'être confus des vieilles origines.

Celui qu'avaient formé l'onde épaisse et le feu

Autrefois... autrefois... quand l'enfance des mondes

S'éveillait étonnée et sortait du chaos :

J'étais les germes et les cellules fécondes

D'où naîtraient, aux baisers d'un soleil radieux

Et la sève et la plante et la chair et les os.... »

Quand j'étais las d'ouïr ce songe et ce mystère, Je mirais les tritons écailleux qui voguaient Ou, collant mon oreille au sable, j'écoutais Battre sous moi le cœur immense de la terre.

LE VAGAHOND 65

Un jour enfin, après des âges et des âges, Troublant l'abîme sourd où j'avais mon refuge, Un tourbillon me prit qui me mit au rivage.

Comme un marbre lavé des fanges d'un déluge^ Mon corps luisait guéri sous le soleil levant, Mes yeux clairs éclataient, pareils aux nuits d'été Et les fauves senteurs qui volaient dans le vent Me firent fier et fort — tel que j'avais été.

J'allai par les chemins, je chantai, la nature

Soulevée à ma voix assaillit les églises

Où ceux du Crucifix annonçaient les tortures

Et l'enfer aux enfants de la foule indécise.

S'ils ne me maudissaient dans l'espace et le temps.

Mais moi, je rassurais tous ces pauvres tremblants. Partout je leur montrais les clochers vacillants, La rouille qui rongait les croix des cimetières, L'herbe qui disjoignait les dalles et le lierre Victorieux aux murs branlants des sanctuaires. Je leur disais : « Il est un arbre dont les fruits Contiennent la vigueur, la joie et la science, Et cet arbre, je puis vous le donner, — je puis, Fécondant l'univers de sa bonne semence, En faire une forêt à la face des cieux : Mangez les fruits, vivez, car vous êtes les dieux Que la terre pâmée en un frisson d'amour Attend pour se vêtir d'un manteau de merveilles. »

Les prêtres, cependant, leur hurlaient aux oreilles : « C'est le diable ! »

Vains cris — ils m'écoutaient toujours.

Et les prêtres alors agitaient des fétiches, Ils invoquaient le nom des puissants et des riches Ou bien ils embrassaient leurs autels vermoulus En marmottant des exorcismes éperdus.

Mais mon chant renversait leurs chapelles étroites Et je les balayais d'un geste de ma droite, Et les hommes mangeaient tous les fruits défendus.

Ainsi j'agis, versant la lumière aux cœurs sombres.

Hier — je sommeillais couché dans les décombres

Que faisait sur le sol un calvaire abattu —

La terre me parla dans l'ombre, aux profondeurs...

Voici ce que m'ont dit la terre auguste et l'ombre, Hommes forts, écoutez car les temps sont venus : « Las d'enfanter dans le mensonge et la douleur, Mes vengeurs, brandissant la hache ou le marteau, S'évaderont bientôt de la cité dolente Pour conquérir les biens ravés à leurs travaux, Et toi, le seul vaincu d'une race arrogante.

LE VAGABON'D 67

Tu précipiteras leurs sombres avalanches,
Sur les villes de l'or et de l'iniquité
Qui grouillent sans savoir que leurs jours sont comptés
Lève-toi, montre au loin l'aube de ta revanche,
Va dire à ceux de l'Eglise Que la torche s'allume et que la faux s'aiguise Et que je suis la Mère et qu'ils m'ont outragée. »

O fils de la tribu virile, écoutez-moi :

Vous aurez contre vous les rois et les armées
Et les docteurs vantant leur sagesse et leurs lois —
Frappez-les, déchirez les pourpres et les livres
Où se réfugia leur pouvoir incertain,
Déchaînez, ce grand soir, déchaînez les tocsins
Et répandez un sang dont la terre s'enivre....

Je vois des cités d'or s'effondrer dans les flammes, Je vois les conquérants pleurer comme des femmes Et je vois ceux du Cruci-

fix qu'on extermine.... Allez, frappez — pour moi, mes deux poings appuyés

A quelque Babel en ruines.

Je vous regarderai par dessus les collines, Je rirai dans la nuit rouge et je chanterai

Des chants de euerre et de désastres. »

Il dit et il grandit — son front touche les astres,

Ses mains verseuses de clartés Epandent des foudres sur la campagne.... Et l'homme baise au front l'ancêtre et il s'éloigne.

L'ombre immense accoudée aux rives de l'espace Ecarte, pour le voir, ses soleils et ses voiles, Les arbres adorants s'inclinent vers sa face, A chacun de ses pas, il jaillit une étoile.

Cependant la tribu sur l'ancêtre penchée

Tressaille en écoutant les phrases chuchotées

Qui tombent lentement de ses lèvres flétries

Car l'ancêtre leur dit : ss C'est Lui — gloire à Li vie !

Il vient avertir ceux de la race première.

Rouvrir la porte en feu des paradis perdus

Et rappeler à tous son verbe méconnu....

Jadis, aux jours heureux de l'unique lumière.

Il vint de même.... Moi, je n'étais qu'un enfant....

Sa parole charmait les miens émerveillés

Et mon père pensif le nommait ; le Grand Pan.... »

LE VAGABOND 6f>

Le rêve du printemps règne sous les pommiers — Et les Errants hagards écoutent dans la nuit Le murmure guerrier de l'onde qui s'enfuit ; Tandis qu'à roccident la lune descendue Embrase les lointains d'or rouge qu'ils contemplent, Leurs yeux où s'irradie une ivresse inconnue Croient voir à l'horizon de brumes et de nues Flamber en s'ccroulant des villes et des temples.

La rivière et la mer

L'EAU NOCTURNE

Les heures de la nuit planent sur la rivière

■ Qui fume vaguement vers le ciel étoile,

Les vagues où sommeille une sourde lumière

Auréolent d'argent les roseaux inclinés

Dont le faible murmure émeut l'ombre attentive

Et se mêle aux soupirs des arbres de la rive.

Des couples enlacés qu'emportent des nacelles

Voudraient éterniser, sur cette onde où ruissellent

Des rayons assoupis et l'odeur des jasmins,

Le désir nuptial qui chante dans leur cœur —

La nuit vêt de velours les belles de douceur

Et les amants, tremblants d'amour, joignent les mains.

Mais l'onde frémissante enfle ses voix confuses : Voici l'île aux bouleaux, la cascade et l'écluse Où les flots blanchissants d'écume se lamentent ; Face pâle qui flotte au fond de l'ombre ardente, La pleine lune énorme envahit l'horizon, Elle monte, et ses yeux, aux trous des frondaisons,

Troublent les belles qui rougissent — Et, tout intimidés, les amants la maudissent.

Puis le courant capricieux prend les nacelles Et les fait aborder au bois des tourterelles.... Le tumulte des flots amoureux de la lune S'apaise, leurs clameurs s'éteignent une à une, L'ondine aux cheveux d'or ondule sous les saules Et palpite aux clartés qui baisent ses épaules

Et les amants à leurs belles unis Ecoutent les conseils qui descendent des nids.

Eperdus, cœurs fougueux, parmi les fleurs sauvages^ Ils s'aiment — le printemps rêve sur le rivage, Les jasmins embaumés recueillent leurs sanglots

Et le vent de la nuit chante dans les roseaux.

LES FEMMES AU BORD DE LA MER

li Piivis de Chavairnes.

Calyste, Noémie et la triste Néère

Eprises des flots purs dont le chant les câline,

Sur le roc où languit une flore marine

Rêvent d'amour étrange et de grève étrangère.

Calyste est toute grave et pleure, Noémie Ouït l'hymne fuyant
de plaintives sirènes. La brise les adule et soupire leurs peines -
Et Néère conjure une fée ennemie.

Le ciel s'épanouit en pâles violettes, La mer dort son sommeil
de déesse perfide, Vers l'horizon paré d'aurore et d'or limpide
Ondule un peuple lent de vagues inquiètes.

Quel héros aux beaux yeux guidera sa galère Au port où veille,
triple et tentante, la femme Et saura délivrer, leur apportant une
âme, Calyste, Noémie et la triste Nécre ?...

Sourires d'automne

à Loxiis de Saint Jacques.

ALLEGORIE

Dans l'avenue en or où s'effeuillent les ormes, L'Automne au
front paré de pampres rougissants Enveloppe de soir bleuâtre les
passants Qui errent inquiets sur la colline morne.

Sans courber les gazons elle glisse, sa traîne Soulève des par-
fums de fêtes oubliées : Celui-ci se souvient de gerbes déliées, Ce-
lui-là d'un avril qui semait des poèmes — Et tous deux en pleu-
rant accusent leur fortune.

Mais douce, caressant leurs yeux selon la lune Fluide balancée
au rythme des feuillures, L'automne d'un baiser les apaise et
murmure : « Je guérirai ce soir vos âmes d'amertume.

So CAMPAGNE PREMIÈRE

Toi qui portes l'été dans tes regards, peut-être Tu redoutes Dé-
cembre oblique et ses frimas ? Voici la mandragore éclore en des
climats Où règne le soleil fixe que tu souhaites.

Toi qu'un frais renouveau tient soupirant, regarde Je te donne
à jamais l'hyacinthe immortelle Qu'un homicide Eros effleura de
son aile Pour celle qui mourut au rocher de Leucade. »

Elle dit, et deux fleurs que le soir vêt de feu Jaillissent de ses
doigts vers ceux qu'elle protège L'une, on dirait du sang fumant
sur de la neige Et l'autre, où se reflète un astre radieux. Une
goutte de lait pour la bouche d'un dieu.

Et les passants, levant ces corolles royales Dont la candeur
calme la fièvre de leurs mains, Contemplant, souriante en
l'ombre du chemin, L'Automne qui s'enfuit sous les froides
étoiles.

SENSATIONS D'OCTOBRE

Octobre nonchalant cueille au bord des chemins Les roses que
rouilla la première gelée

Puis il prodigue les raisins, Les marrons rebondis et les noix
écalées.

Des odeurs de sapins descendent des forêts Réjouir les
vieillards accoudés aux fenêtres Et la douceur de l'air est telle
qu'on croirait Que tout un printemps va renaître.

Dans le verger, mes frères les arbres me tendent

Mille pommes vermeilles, Le vent d'ouest qui a vu la mer
glauque et les landes-

Bourdonne à mon oreille,

Et l'on dirait un vol d'abeilles

Exilé du pays où poussent les légendes.

CAMPAGNE PREMIKRE

Je vais — les paysans assis devant leurs portes

Vantent la vendange dernière.

Des chariots geignards grognent dans les ornières. J'écoute,
sous mes pas, crier les feuilles mortes.

Je vais — un ru me guide et me conduit au bois

Et le doux bruit de l'eau Qui bouillonne en fusant à travers les
roseaux

Me fait sourire et pleurer à la fois.

Le ru se perd dans les ronces, laissant Une mare aux cressons
où sautent les raiilettes, Le bois tout défaillant m'appelle.... je
m'arrête Pour étreindre le tronc dun bouleau frémissant.

Le soir naît et grandit, solennel, l'horizon Où roulent lourde-
ment de confuses fumées S'éteint parmi les ors mourants de la

saison, Vénus monte et scintille au-dessus des futaies, Puis la nuit, dans l'azur, souffle ses visions.

Vie en grand calme et méditation, 'Solitude sacrée où les gens de la ville

Bâilleraient leur ennui — S'imprégner de silence et s'en aller tranquille

En mangeant quelque fruit.

EFFET DE BROUILLARD

Dans le brouillard opalin Le soleil blanc se diffuse ; Est-il soir ? Est-il matin ?....

On entend des voix confuses

Les arbres semblent des spectres Grimaçant vers le ciel terne
— Jacques ferme sa fenêtre, Pierre allume sa lanterne.

Le soleil meurt, des fiocons Blêmissent le crépuscule, Les branches viennent et vont Comme de troubles pendules.

Tout fond, s'éteint et s'efface, Le brouillard ensevelit La route où les gens qui passent Clapotent à petit bruit.

Les feuillures envolées Parmi la plainte des bises, Les paroles chuchotées Au fond des venelles grises, Les formes qui se confondent Et s'étouffent dans la plaine....

On dirait un autre monde Peuplé d'ombres incertaines.

MERVEILLE DE L'AUTOMNE

Par l'automne, or et sang comme un rêve royal, Je saA oure
l'odeur qui monte des pressoirs : Des raisins éclatants écroulés
dans le soir Empourprent les parvis du ciel occidental.

Tigrés d'or, ocellés de sang frais, les feuillages Agitent dans
l'air vif de claquants étendards. De grands oiseaux, qu'emporte
un souffle de voyages^ Saluent l'astre mourant qui leur lance ses
dards Puis passent et s'en vont vers d'étranges rivages.

Les feuillages en feu s'éteindront tout à l'heure Et joncheront
la couche où mourra la saison : Les givres de Novembre im-
prègnent les gazons. Déjà le vin nouveau jailfit des
chantepleures.

Naguère, au chuchotis de brises amoureuses, J'errais, j'étais
pareil au printemps nouveau-né, Ruisselant de rosée et de sèves
fougueuses, Mon rêve fleurissait comme un jardin de Mai.

86 CAMPAGNE PKEMIÈKE

Puis Tété me saisit et me versa ses flammes, Son arôme em-
brasa mes lèvres et mes joues Le rythme des moissons résonna
dans mon âme Et des paons bleus, pour me fêter, firent la roue.

Puis l'automne m'a pris et la bonne vendange,

— Or et sang de la terre où dorment des soleils —

C'est en vain que le vent qui rôde autour des treilles

Prophétise l'hiver et sa neige et ses fanges :

Le printemps reviendra pour réveiller les germes

La nuit monte, une étoile, au-dessus de la ferme, Brille et baigne d'argent les lointains assombris, Les nuées au couchant semblent des cathédrales. Le vent hagard chante le chant des funérailles... Mais je ris car j'emporte en mes yeux éblouis Tout l'automne, or et sang comme un rêve royal.

LE CREPUSCULE DES CHIMERES

à Gaussoa, peintre.

Ce soir, j'ai vu passer un essaim de chimères — Elles volaient parmi les braises du couchant : Maintes s'effarouchaient comme des chats-huants Et d'autres s'ennuaient de pourpres éphémères. Une me dit : « Voici venir l'extase extrême : Le soleil semble un roi qui compte ses trésors Pour donner à son peuple une fête suprême, Et les marronniers gris pleurent des feuilles d'or ; Salue avant sa mort l'automne que tu aimes Et le ciel radieux que nous parons encor, Car l'ombre attend où s'éteindra notre agonie. »

Mais moi, prenant le soir à témoin, je m'écrie :

« Je ne sais pas, je ne veux pas savoir quelle ombre

S'apprête par delà ces arbres murmurants.

Le ciel est un jardin de flamme où je dénombre

Des oiseaux embrasés aux yeux couleur de sang ;

Venez, le vent glacé qui vous pressait s'enfuit Dépouiller en riant les bouleaux et les trembles, Le soleil a-t-il pas fixé sa

course ?... il semble Qu'un pasteur merveilleux vous garde de la nuit? »

Chaque chimère alors me conte son ennui.

Une qui tord ses bras minces et se désole : « As-tu vu se jouer au tremblement des saules La rivière de fleurs qui coule en paradis ? Là, des arômes frais d'autrefois je naquis ; Petite fée assise à la rive moussue, Je t'offrais mes seins purs et ma grâce ingénue.

J'étais l'éveil charmé de ton adolescence, Et si parfois, épris d'écouter mon silence, Tu délaissais la lyre on s'enfièvre tes rêves. J'accourais me blottir contre ton cœur, mes lèvres Se posaient sur tes yeux pour y mettre une étoile ; Tu m'aimais, j'étais l'onde et la bonne paresse Du printemps attendri qui s'éperd en caresses.... Aujourd'hui, je suis seule et morne sous mes voiles. »

Et moi je lui réponds : « Qu'importe ! les années De notre amour défunt sont des portes fermées Sur un enclos farouche où dorment des tombeaux — Tu es vieille et je vais vers un songe plus beau. »

LE CRÉPUSCULE DES CHIMÈRES

Une encore aux regards vacillants et que hante

Le tumulte haletant de sombres angélus :

« Tu m'aimas autrefois, j'étais celle qui chante,

La reine que tu feins de ne connaître plus ;

Je t'apportais la croix et l'épine brûlante

Et la griffe qui mord les martyrs éperdus.

Souviens-toi • l'autel même et le parvis de marbre

M'ont vu te menacer du soufre et de l'enfer

Promis à qui me hait et séjourne sous l'arbre

Trois fois maudit — sous l'arbre où tes rêves pervers

Recueillent les fruits noirs de la science humaine.

Mais tu m'as fui, le souffle étrange qui t'entraîne

Te jette en des sentiers que je n'éclaire pas,

Tu as élu la pourriture de la terre

Et les fils du limon se lèvent sous tes pas —

Prends le cilice et courbe-toi devant ta mère. »

v\ Je te connais, dis-je. marâtre aux mains fébriles : Tu sèmes le mirage et l'effroi sur les villes Qu'érigent à ta voix des apôtres déments.... Oui, j'ai cueilli les fruits de l'arbre, je me vante D'être avec cette foule adverse que tu tentes Vers les couteaux de sacrifice —

O toi qui mens.

Arrière, je te hais et brave ton néant. »

Alors, portant des herbes sèches en couronne,

Comme d'une tour frêle et blanche au ciel d'automne,

Une se dresse, enfant morose, qui murmure :

« Chasse ces insensées et chasse la nature ;

C'est par moi qu'on se mire aux miroirs de Narcisse,.

Ecartant le souci de mon néant futur,

Je chante pour moi-même et me meurs en délices. >

Je lui réponds: « Ta tour est bien triste, sa tête Branle sous un lacs de lierres acharnés, Vois : la vie a monté de la terre et s'apprête ' A jeter au fossé tes créneaux ruinés ; Narcisse se flétrit et grelotte en pleurant, Sa voix mièvre se fausse et se disperse au vent. »

D'autres chimères s'irradient, fortes et nues. Qui tracent en volant un sillage de gloire Dans la brume pompeuse où s'effondre le soir, Mais l'ombre les attire au piège de ses nues....

Chimères que me sont votre lâche agonie

Et la flûte fêlée où s'use votre ennui.

Si des dieux défaillants s'éplorent vers la nuit,

Je ris selon le rythme éternel de la vie ;

Je sais qu'après ce soir je connaîtrai l'aurore,

Je suis le voyageur qui voit et qui écoute,

Qui songe et s'émerveille, au montant de sa route,

Du bel automne en feu sous les marronniers d'or.

Ce que dit le vent d'hiver

LITANIES DU VENT

Le vent de gel sanglote à perdre haleine —

Le givre aux arbres noirs suspend d'étranges flores

Le vent flagelle et tord les branchages sonores,

Brisant au fil des toits sa plainte éolienne,

Le vent d'hiver siffle et geint par la plaine.

Le vent chante la mort des amis oubliés

Et ceux qui sont partis sur la mer sans rivages

Se pleurent parmi ses clameurs sauvages — Fracassant les
bouleaux et les grands peupliers, Le vent souffle l'ennui, la haine
et les naufrages.

Le vent étreint la maison qui frissonne Et chasse dans l'air gris
de tremblantes fumées,

Le vent secoue en vain les cheminées Puis s'enfuit sur la route
où ne passe personne — Le vent gémit comme une femme
abandonnée.

94 CAMPAGNE rREMIKRIi

Le vent ricane : on dirait un fol échappé, Le vent hurle : on di-
rait un enfant torturé, Le vent grince : on dirait la révolte d'un
bagne

Le vent s'abat et se tait épuisé — La neige tombe lentement
sur la campagne.

GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures Pour saluer l'hiver en son château de givre ; Ecoute : les grands vents hurlent comme 'des cuivres Et troublent le sommeil de la mère Nature — Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre

Attends-les : accourus de la plaine et des monts, Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont Ceux qui savent le sens de toutes les histoires ; Ils te raconteront les combats et leur gloire Epanchant sur ta vie une morne lumière — Et tu respireras l'odeur des cimetières. Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente, Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes Où bouillonnent la foule et les vins répandus ; Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles, Tu verras les terriens blottis autour des poêles S'assoupir en rêvant de moissons merveilleuses ; Et les souffles seront pareils à des pleureuses.

Mais tu pourras ouïr, du haut des cheminées, Le rire du grillon monter dans la fumée ; Les granges te plairont que parfument les foins... Puis alors les grands vents t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus Se lamentent ainsi que des enfants perdus, Souverain taciturne à la barbe gelée, L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées Nuptiales menant, en un blême cortège, La reine de candeur : Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux De garder pour lui seul sa couronne de houx, Tu te tiendras durant les heures que la

nuît Compté dans les clochers pour leurrer son ennui Et frappé
tour à tour d'un marteau d'argent clair. Les souffles, cependant,
se révolteront, l'air Sifflant dispersera des flèches acérées Qui fe-
ront sangloter les branches fracassées.... Mais le Vieux jettera,
comme on jette des plumes, A la rébellion quelques loques de
brume, Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire Et tu t'éba-
hiras de l'orgueil séculaire Qui le rend impassible aux souffles
acharnés : Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

GRAND VENT

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse, Revêtir d'or léger les
collines dormeuses ; Puis le Vieux la prendra pour en parer sa
tête, Et les souffles vaincus pleureront leur défaite — Tandis
qu'emmitouflant la plaine abandonnée Où sommeillent les blés
de la prochaine année, La Neige bienfaisante ornera son corsage
Des glaçons suspendus aux tuiles des villages....

Même si cet hiver ne devait pas finir,

Ame errante ravie au vent qui se désole

Et s'épuise à crier de sinistres paroles,

Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir

Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

EPILOGUE

LE POETE

Clairons d'or où chantaient les heures du matin, Des souffles enflammés ont passé sur mon front Le ciel éblouissant embrase les jardins Et trempe de clarté la face en feu des monts.

Dans les vergers fleuris qui rutilent, pareils

A l'azur inondé de rayons éclatants,

La terre étreint l'été sous les arbres vibrants ;

Une chaude vapeur ondule autour des treilles,

Les murs blancs sont crêtes de tuiles fulgurantes,

Des fruits luisent parmi les ramures mouvantes

Et moi dans le pré dru je m'arrête, rêveur

Pour une branche qui palpite au grand soleil ;

J'écoute chuchoter la brise éolienne :

Elle rit, elle fuit vers les ruisseaux chanteurs,

Et les verdure vont et viennent Et leurs soupirs résonnent dans mon cœur.

Poèmes proférés dans l'air incandescent, Brise que me veux-tu, que voulez-vous feuillures ?... « Nous sommes, disent-ils, les sylphes qui susurrent Notre mère et la tienne inspire notre chant ; Lève-toi ! c'est par nous que la sainte nature T'évoque la beauté

de vivre comme un dieu, Viens : nous t'enseignerons des rythmes radieux Pour le ravissement des époques futures. '>>

La campagne frémit, les fleurs tremblent, l'été Se pâme, inas-souvi, sous les tonnelles —

Tout défaillant d'amour, je te célébrerai O nature éternelle.

M-ais je n'ose.... Je suis le disciple étonné Découvrant, par tes soins, la vie universelle ; Parle-moi : que ta voix soit un lait qui ruisselle Et rende à jamais fort mon être rénové. Instruis-moi, grande Isis, ouvre-moi ton mystère, Ce gouffre où des soleils aveuglants se balancent. Je veux te raconter en ta magnificence Aux enfants de la terre.

LA NATURE

Si je te révélais l'énigme que je suis,

Tu tomberais en poudre avant d'avoir compris ;

Qui cherche mon secret périt désespéré,

Les dieux sont mes pensers et quant à vous, les hommes,

Vous êtes, parmi mes atomes, Le monde obscur épris des mondes étoiles...

Mais je suis bonne et je t'apprends à te connaître La terre chante un hymne lent — tu le pénètres Et, tous les jours plus attentif à mes leçons, Tu déchiffres déjà la strophe des saisons.... La terre ! ce fragment de l'infini, tu l'aimes : Ses douceurs, ses co-lères t'imprègnent, tu sais

Les transfigurer en toi-même

Et tu portes en diadème

L'auréole de sa beauté — Ce sont là les bienfaits que je t'ai prodigués.

Souviens-toi : je t'ai pris parmi tous ces aveugles, Tes frères éperdus d'ignorance et de haine,

Je t'ai tiré des cloaques où beuglent Et rugissent l'ordure et la bêtise humaine ; J'ai fait de toi le Pauvre heureux de son destin Et j'ai mis dans tes yeux la clarté du matin.

Io4 CAMPAGNE PREMIÈRE

Comprends donc, fol enfant, la mère que je suis : Celles que je châtie et ceux que je maudis T'égarèrent parmi des parterres malsains Où tu cueillais la honte et ses mauvaises fleurs —

Je t'arrachai d'entre leurs mains Pour te tremper aux flots amers de la douleur.

Tu souffris, tu crias — ton sang coulait, tes larmes Etoilaient l'ombre froide où tu te débattais.... Mais moi je te domptais Et je brisais toutes les armes Que tu dressais contre ma volonté.

Tu te soumis — alors, te voyant racheté, Je te choisis, parmi celles que je préfère,

La femme d'indulgence et de bonté Et parce qu'elle avait un grand cœur où réside L'amour du Pauvre frémissant vers ma lumière,

Je la fis tienne tout-entière — Et puis je te montrai la campagne splendide.

J'ai dit à l'Avril : « Sois l'ami Du poète inquiet qui panse ses
blessures, Apprends lui l'odeur des jeunes verdure

Et pare, pour lui, les pâtis

De fraises et de violettes.

ÉPILOGUE

J'ai dit à Juillet : « Tes moissons Feront le pain qu'il souhaite ;
Bruis devant sa maison, Tresse des bleuets autour de son cœur Et
pose dans sa main la main des moissonneurs. »

J'ai dit à Novembre ; « Tes brumes, Ton soleil rougissant par-
mi les pampres morts

Et cette veilleuse en vieil or :

Ta lune Apaiseront en lui les ferveurs de l'été. »

Et j'ai dit à l'Hiver : « Qu'il soit tout contenté, Qu'il ait, après
l'azur, tes plaines sommeillant

Sous ce linceul éblouissant

Qui vivifie et qui protège

L'espoir des floraisons futures :

Ta neige. »

Vois-tu, mon fils, je suis l'éternelle Nature :

Laisse-moi t'ouvrir mes chemins Et prends les fruits vivants
qui tombent de mes mains Par moi, tu mangeras des pêches, des
raisins, Des abricots juteux, des poires mûres, Des brugnons
éclatants.

Du miel et le pain frais qui croque sous les dents Puis tu boiras
les vins légers et cette eau pure Que le puits verse aux seaux
sonores.

106 CAMPAGNE PREMIÈRE

Si tu n'es satisfait, voici d'autres trésors : Unis en un bouquet
les saisons, que l'aurore Te revête de pourpre, de flamme et d'ar-
gent Et que la nuit, déesse aux yeux phosphorescents, Jette ses
cheveux d'astre à tes pieds qu'elle adore.

Tout apeurés au vent qui entrouvre mes voiles, Tes frères ont
suivi des routes ténébreuses : Dans cette ombre, pour eux, tu
sèmes des étoiles. Des comètes et des corolles radieuses.... Quel
don nouveau te faut-il maintenant ?

LE POÈTE

Je voudrais te saisir dans l'espace et le temps.

GUERMANTES, AolU i8ç4 — Décembre 1896.

TABLE DES MATIÈRES

Liminaire 9

L'emprise du printemps 15

Le cheval échappé	19
La Muse chante	21
Rêveries d'été	31
Le Vagabond	47
La rivière et la mer	71
L'eau nocturne	73
Les femmes au bord de la mer	75
Sourires d'automne	77
L'automne et deux passants	79
Sensations d'Octobre	81
Effet de brouillard	83
Merveille de l'automne	85
Le crépuscule des chimères	87
Ce que dit le vent d'hiver	91
Litanies du vent	93
Grand vent	95

LE DIRE DU BERGER NOIR

Voici : le berger noir a fini sa journée, Ses boucs ensorcelés frissonnent, ses brebis Pleurent les pampres morts et les roses fa-

nées Au seuil mystérieux d'une nouvelle anyiée Car Décembre
morose embrume les pâtis.

L'horizon funéraire hésite et se recule, Le ciel ou le soir triste
égare ses rayons Disperse l'or mourant des derniers crépuscules
Et les clochers ont tu leur suprême oraison Vers la forêt muette
où leur âme s'annule.

Le berger veille et chante en se chauffant les mains Des ra-
meaux de hasard, le lierre des chemins, Le buis maigre qui croît
près des stèles verdies S'embrasent au foyer de sa mélancolie —
Et le berger s'éperd en des songes lointains :

O fleurs dont le miel pur rayonna sur mes lèvres, Désormais
vous parez de sinistres tombeaux ! L'hiver brutal me presse et ses
mauvaises fièvres Déchaînent sur mon cœur un vol sourd de cor-
beaux. O fleurs dont l'âme étrange a parfumé ma fièvre !

J'ai laissé se flétrir la mauve et l'asphodèle, Les dahlias capri-
cieux m'ont méconnu, L'érable et le troène, on les avait vendus Et
les glaïeuls m'ont refusé leurs rubacelles....

J'ai retourné la terre : l'herbe rèche Ensanglanta mes doigts
impatients,

J'ai dispersé mon âme par les champs — Le vent du Nord
chasse les feuilles sèches.

Labeur stérile et stériles semailles, Sillons bourrus où la
pioche s'ébrèche : Du grain maudit les bêtes font ripaille — Le
vent du Nord chasse les feuilles sèches.

Les bêtes ! quel désir farouche les étreint ? C'est l'heure : le
foyer tombe en braise et s'éteint, Chacals, renards subtils, loups

sordides, putois. Des troupeaux affamés se lèvent à ma voix.

LA FORKT BRUISSANTE

Troupeaux épars, Troupeaux hagards, Fauves flagellés par la haine :

L'hiver les mouille, Le sa'g les souille, L'ennui su- eux a mis sa rouille
Ils font le rêve qui te mène O race humaine.

Ils vont ardents : qui donc les hue

Dans les nuées ?...

— Offrez le thym et la sauge et la rue Pour le repos des âmes
trépassées — L'herbe pâle luit sur la plaine,

Les loups me hantent

Et se lamentent — Ce sont tes plaintes que js traîne

O race humaine.

Hommes au front malicieux, Femmes qui portez dans vos yeux
Le superbe péché de l'antique serpent, Eveillez-vous fauves rampants ;

Debout aussi, brebis et boucs tremblants : Esclaves tapis dans
les villes, Pauvres des venelles serviles,

Il chante sur vus toits le coq des reniements.

LA FORKT BRUISSANTE

Vous, fantômes dont nrîirt la sombra humanité, Dieu stupide
et toi Christ avec ta face blême, Effacez-vous parmi vos autels
écroulés : Le coq rouge a chanté pour un nouveau baptême.

Dissipez-vous aux clameurs de la bise ; Quand viendront l'al-
légresse et la Pâque promises,

Joyeux d'être ressuscites, Nous irons célébrant la terre et sa
beauté.

Mais l'hiver geint ? . . qu'importe : mon feu brille,

L'ombre scintille, La brume au loin s'est envolée....

Noël ! Noël ! à moi sarments

Et houx piquants :

Monte fumée !

Je sens renaître dans mon âme

Des fleurs de flamme :

Des roses fières, des glycines, Des lilas chargés d'abeilles, Des
violettes purpurines

Et des soleils !

Le herger dort et songe à l' aurore prochaine : La faim liuf-
naine, La plainte humaine S'unissent pour son rêve. ...

Et voici par?ni la brume qui se lève

Au murmure hésitant d'un rythme d'harmonie,

La nuit d'avril, la lune pâle et les étoiles En Arcadie.

LA fori:t bruissante 13

La nuit palpite à la rumeur des jeunes pousses, Paisible, cares-
sant les frondaisons nouvelles, X.a lune frôle Veau roucouleuse

des sources. Et les étoiles s'émerveillent.

X.a plaine pour la fête humaine s'est parée

D'herbe légère et d'anémones, Et des femmes rieuses, vers les
fraises attardées,

Tressent des couronnes Tandis que devisant au s?>il heureux
des cases Des adolescents aiguisent des socs d'or Et s'égaient de
la brise odorante qui passe.

-Noire et secrète à l'horizon, la Forêt dort.

Les éphèbes chantent la vie Et leur chanson s'envole au bleu
de l'air. Le berger vient givré d'hiver Et les envie.

« Frères, dit-il, qui règne ici ?

J'ai faim, j'ai froid, je m'offre au maître ; Je sais les simples —
ses brebis, Je les mènerai paître.

Comme des passereaux railleurs si la chouette

Risque au soleil du matin ses yeux jaunes, Tous se prennent à
rire ouïssant sa requête

Mais un s'étonne :

Étranger, ce n'est pas le lieu que tu souhaites : Voici ton pain,
voici ton vin, voici ton feu,

Prends à ta faim, chauffe-toi si tu veux — Pour le surplus nous
n'avons pas de maître.

LE BERGER

J'ai subi les étés brûlants et les automnes sans vendange,.
J'ai servi des riches hérissés d'arrogance,
J'ai connu des esclaves et des vagabonds vagissants
Et des fantômes, Mais cette nuit m'enseigne :
Je sens un sang plus fier battre dans mes veines —
Voici des hommes !

L'ÉPHÈBE

Nul ne règne sur nous te dis-je :

Tu ne verras ici ni prêtres ni prodiges,

Ni rois avides, Ni serviteurs hantés du fouet sur leur chair nue
Car la terre est à tous que nous avons élue.

LA fori:t bruissante

LE BERGER

Oui je vois.... je comprends : tous travaillent Le collecteur ne
dîme point votre moisson, Vous ignorez les querelles et les
murailles

Autour d'un clos fécond, Et vous goûtez la parure mouvante
des saisons

En pain, en vin, en fleurs et en beauté !... Ah ! ne puis-je être libre et vivre à vos côtés?

Autour du berger noir les éphèbes s[^] rassemblent[^] L'un lut donne son arc et l'autre ses sandales Et les enfayits[^] un doigt aux lèvres, le contemplent Mais un vieillard :

Ecoute, nous venons de la ville :

Cris de marchands, plaintes de fous, sonnaillles De mulets rusés par le trouble des rues, Loqueteux gris en quête de grenailles.

Charlatans haranguant les foules accourues, Balcons fleuris de princesses dédaigneuses, Parcs grillés où les géraniums semblent des torches, Jets d'eau dont la gamme jaseuse Monte parmi l'hymne boudeur des cloches, Et femmes vers les bazars en longues files.

C'était la ville — Nous la nourrissions et nous n'avions rien.

•16 LA FORÊT BRUISSANTE

Que de matins et que de soirs, Las de peiner en nos ruelles, Nous sommes venus nous asseoir Au rempart lourd, sous les tourelles Vieilles et que surplombe

Un château-fort des anciennes années !

Que de matins et que de soirs,

Au tumulte amoureux des colombes, Au sifflement des hirondelles affairées

Nous avons perçu notre âme inquiète

De quel soleil plus pur qu'un ostensor, 'Beau comme un dieu
dans un linceul de violettes

Au fond de la Forêt mystérieuse !

Des voyageurs disaient : « La sylve est dangereuse, Aux carre-
fours veillent des croix de male-effroi Et veillent des sorciers
tristes qui font des signes, Les clairières sont d'ossements et par-
fois On y trouve des lacs peuplés d'étranges cygnes — Et puis par-
fois on y entend des voix. »

Mais les voyageurs sont des rustres : si l'aube Gracieuse leur
rit au détour du chemin. Si, pour leur plaire, la Forêt met une
robe De pervenches et de jasmins, Ils ont peur, leur cœur tré-
passe, Ils s'enfuient effarés, la face Dans leurs deux mains.

Or beaucoup de soirs et beaucoup d'aurores Passèrent parmi
des cortèges de roves Et des automnes et des étés et des au-
tomnes encore Sans fruits pour nous, Et des printemps avec
toutes leurs sèves En perles aux muguets, en grappes aux lilas
Sans fleurs pour nous — Mais la Forêt nous appelait là-bas Et les
Riches défendaient qu'on en parlât.

Pourtant, narguant les croix,

Curieux des voix, Tout épris de ces flammes De soleil rouge au
fond des bois, Pour apaiser notre âme, Un matin de Pentecôte
épanouie.

Nous sommes partis plusieurs vers la Forêt...

Nous l'avons traversée et, sachant son secret, Nous avons
conquis l'Arcadie...

Or tu vas t'éveiller sur ta glèbe infertile : Demain ton troupeau sera dispersé, la ville Te prendra tes brebis pour ses festins Et tes loups pour sa garde ; Ne les regrette pas et ne la maudis point : Lève-toi, ceins tes reins, regarde Vers la Forêt bruissante, Et maître de ton cœur, et fort de ton désir.

Pars écouter ses ramures savantes — Pour vivre parmi nous il la faut parcourir.

18 LA FORÊT BRUISSANTE

LE BERGER Mais que saisje et que suis-je ébloui par ces choses ? LE VIEILLARD

Tu sauras, tu seras ! — si la rose Ne brisait le corselet qui l'emprisonne,

Embaumerait-elle nos jardins ?...

Romps le cercle menteur dont les morts t'environnent,

Va ton chemin Sans écouter telle honte qui déraisonne : Le mot de la Forêt il te faut le trouver Toi seul — et par toi seul tu peux être sauvé.

LE BERGER

Mais qtiels indices guideront ma recherche incertaine ?

UN AUTRE

Tu nous diras l'effroi de la Forêt mauvaise....

LE BERGER

Comme un bois fort rallume une mourante braise, Vos paroles
s'embrasent dans mon cœur ! Je romps les Morts et je chasse la
peur Pour te conquérir future Arcadie

Rêve en ascension virile vers l'Idée, Mon âme est nouvelle-née
!

Alors tous l'entourant et se donnant la main, Ils mangèrent le
pain et ils burent le vin En disant : « C'est juré î »

Et, comme le printemps se pâmait dans la nuit, Comme au
bord des prés frais des femmes s'arrêtaient

Offrant leurs bouches et des fruits, L'un d'entre eux leur fit
signe et se prit à chanter :

Belle, la lune est si calme :

Pris aux lèvres des naïades, Le soir dort dans les roseaux Et
pas même un oiseau Ne se lève —

LE CHŒUR

Vois languir au long des grèves L'eau qui rêve.

I.A FoKP:T r.RUISSANTE

Aux bouquets blancs des sureaux ?

Je détache ta ceinture

Et je cueille ton sanglot —

LE CHŒUR

L'eau lascive au loin s'argente, L'eau qui rêve, l'eau qui chante,
L'eau qui fuit sous les roseaux.

Tout se tait, tout s'efface et la brume assourdie Règne seule où
fut Arcadie....

Le troupeau grelottant se serre, le foyer S" éteint parmi les
cendres, Derrière l'horizon qui s'empourpre descendent Les cor-
beaux de Décembre passé.

L'aube, le reflet clair des branches et des nues Emeuvent la
Forêt mollement étendue De sorte que, selon leurs frissons im-
palpables, Le ciel frileux tre?nble à travers les arbres.

Neuve sous son manteau de neige et de gelée, La terre est belle
ainsi qu'une épousée

Pour l'amant qui l'a voulue,...

Le berger blanc s'éveille au seuil blanc de l'année Et la Forêt
grave et sonore le salue.

LE DIRE DU SPHINX

Seul, portant le carquois aux flèches de savoir, La hache et le bel
arc des révoltes heureuses ^ Le berger va vers la futaie insidieuse
Que le printemps revêt d'un prestige d'espoir.

Mais la Forêt sournoise est close : des orties

Cachent malignement les sentiers enlacés

Et la ronce traîtresse et l'épine fleurie
Dissimulent le rire boueux des fossés ;
Les hêtres grimaçants menacent l'étranger^
Les bouleaux inquiets font des signes aux chênes
Et chuchotent : « Cet homme, il faudra le chasser ! »
Et la Forêt frémit pleine du bruit des haines.
Or ça, dit le berger railleur, quels sont ceux ci !
Espère-t-on que je crains la bataille ? Et parmi les fourrés
croit-on que j'ai souci
De ménager les coups et les entailles ?... Par l'aube qui dora
les sommets de mon rêve,
J'entrerais là quoiqu'en veuillent les chênes, Les hêtres de bon
gré me donneront leurs faînes
Ou nous verrons bientôt couler la sève.
Et leste, défiant la colère sonore Que son audace émeut aux
arbres balancés Il prend sa course et franchit le fossé En criant :
<i> Saluez, car j'apporte l'aurore ! »
Or, tel le cliquetis rauque d'un chant de guerre^ Un rire rude
lui répond :
Sombre, surgi des lierres et des btiissons, Le vieux sphynx ap-
paraît qui garde la lisière ; De livides joyaux tremblent dans sa
crinière,

Du sang rouillé souille son diadème Et l'écume, sa bouche oii
gronde un anathème, Et V ombre est en ses yeux qui règne aux
bois profonds,

LE SPHYNX

Quel éclair a traversé mon sommeil ?

J'ai cru — mais c'était un songe — que le soleil

Violait la forêt obscure...

Qui es-tu, toi ? quelle folie étrange t'entraîne A pénétrer dans
mon domaine ?

Prétends-tu troubler la nature, Poussière humaine ?

LE BERGER

Mon nom est Jacques Simple et je suis un berger... Hier je gre-
lottais sur la terre nue En regardai t les maîtres se gorger ; Mais
la honte m'est venue De subir ces morts Et je cherche un pays
qu'ils ne connaîtront pas — Fais-moi place et tais-toi car je suis le
plus fort.

LE SPHINX

Nul ne saura demain où posèrent tes pas ! Apprends, fol, que
beaucoup tentèrent l'aventure Dont les ossements blanchissent là
bas.

JACQUES SIMPLE

Demain est un menteur s'il parle par ta bouche ; Je méprise ta
face et ton rire farouche

Mais il me tente De connaître ton droit à régir la nature — Réponds bête arrogante.

LE SPHYNX

Les temps sont-ils venus qu'annonçaient les oracles : Un jour, malgré vos mystères et vos miracles, Le Simple qui souffrait sous vos fouets et vos lois Lèvera contre vous son front sanglant^ Et s'plinyxj et mages, et rois^ Vous serez dt'vant lui comme une paille au vent..

Ainsi les oracles ont parlé Vraiment car devant ce Simple-ci j'ai tremblé.

JACQUES SIMPLE

Je n'ai cure de tes oracles mais je sais Que j'ai peiné pour des fantômes.

Je sais que, malgré leurs sortilèges et les lacets Dont ils me garrotaient comme un fauve, Je suis un homme

LE SPHYNX

Je te salue ô toi qui te connais toi-même !... En tes yeux radieux luit la flamme qui sauve Et qui t'animera pour la lutte suprême — Un simple ? Un homme ? ils se disaient héros

Les aventuriers de naguère Lorsque agitant des simulacres et des bannières

Ils prétendaient m'arracher le mot

Que détient la Forêt séculaire ;

Insensés vaincus sans combats, Le passé les a pris et ne les rendra pas...

Mais moi je t'attendais, hanté des noirs esprits Dont le souffle courba tes pères asservis ; Des mages orgueilleux et des rois insolents M'imposèrent afin que leurs peuples tremblants Craignissent la Forêt de songe et de science ; J'étais l'idole et le génie J'étais la Bête et le Dieu — ma puissance S'accroissait dans le sang...

Mais tu es venu portant l'aurore et la vie : Je te salue ô toi par qui je dois mourir.

'Quoi ! tu ne me peux même éclairer l'avenir

Ni me dire -Quelle route conduit au pays d'Ancadie ?

LE SPIRYN

Ton avenir tu le feras — si tu résistes Au parfum câlin des corolles vénéneuses, Si tu ne t'éperds à la piste Des formes fausses et gracieuses ■ Que te susciteront les princes de la Forêt, Si tu es toujours fort, toujours droit, toujours prêt, Tu trouveras ta route et sauras les secrets. Mais moi je suis la nuit sans étoiles, j'ignore ■ Quels destins lumineux te guident, je m'efface Devant le ciel nouveau qui règne sur ta face Et devant l'aube en feu dont ton âme se dore... Viens, frappe-moi, les temps sont accomplis, je lèche Ta main semeuse des clartés ; Prends ton bel arc, perce-moi de tes flèches, -Frappe : je suis la Bête et le Dieu détestés,

// dît , de larges pleurs se pressent sur ses joues.. .

Or les esprits de ténèbres j'aloux

De dérober au Simple leurs mystères Z,ui commandent pourtant de chasser la lumière ■ Et les arbres peureux sanglotent : « Défends-nous ! »

Alors, selon le rite et l'horreur des vieux âges, Le sphynx affreux que l'ombre et que la crainte adorent, Le dieu qui se repaît d'effrois et de carnages Se dresse et crie : « A toi !.. , frappe ou je te dévore ! » Mais le berger se rit, l'arc vibre, le trait vole. Le sang des siècles sombres jaillit et l'idole -Meurt en hurlant: «Gardez-vous spectres, c'est un homme !»

JACQUES SIMPLE

De ce coup j'ai tué la bête surannée
Dont les maîtres rusés nous avaient fait des contes î
Quoi donc ? Il suffisait d'être un hardi qui dompte
L'ignorance et la peur sur sa route embusquées !,..
Rentre au carquois, bonne flèche, je compte
Sur ta pointe car te voici empoisonnée.
Puis il coupe le chef hideux et l'agitant Vers les fourrés effarés
il s'écrie :
Voici pour amuser les enfants d'Arcadie !
Partout dans l'herbe drue et qu'étoile du sang Naissent des
ruses rouges, Et la Forêt qui bruit et qui bouge
S'ouvre devant le Simple et le laisse passer,
Il entre — sur sa bouche éclat un chant ailé :

Accourez enfants et filles, Je vous montrerai la Bête !

Ils mentaient ceux de la ville

J'ai coupé sa tête.

Dardant ses ongles pointus, Elle grognait : « Qui es-tu ? » ; Je suis Simple le berger

Voyez, elle bave et louche, Touchez sa longue crinière Où fleurissent des fleurs rouges

Des roses trémières ; Voici les cailloux luisants Qui scintillaient sur ses flancs...

Les Riches seront en deuil :

« Qui donc la tua ? » Moi seul :

Je suis Simple le berger.

Quel combat ! la bête fausse Ouvrait une bouche ardente

Et des yeux féroces Je n'ai pas peur, je lui plante

Au cœur ma sagette :

A nous la vilaine tête !

Nous la mettrons dans la plaine Où nos brebis vont brouter,
Pour effrayer les hyènes

Et pour les chasser — Je suis Simple le berger,

// va — la route est douce et sous bois s'insinue, Les feuilles à sa voix frémissent en cadence, Veau vive qui susurre aux fontaines moussues

Suspend sa course et l'écoute en silence : Des pomeus puérils
lui caressent les mains, Le matin d'or léger palpite dans la brise
Tandis qu'un fin brouillard velouté les lointains Et le vaste sanglot
de la Forêt conquise Eclate dans son âme en fanfare de gloire.

LE DIRE DE JÉSUS-CHRIST

71¹ nocturne démon aux soudes se déchaîne Et flagelle à grands
cris la Forêt vagissante !.. Les sapins sont pareils à de noirs fous,
les chênes Tordent en se plaignant leurs branches fléchissantes ;
Le vent froisse les fleurs et fauche leurs calices Et les trous bleus
que la lune fait aux feuillures

Semblent des yeux de maléfice — C'est un minuit d'effroi et
de male-aventure.

Narguant les liargnes des buissons, Le Simple suit sa route et
chante sa chanson — Or les houx hérissés lui déchirent les mains

Et l'eau sourde qui luit aux ornières Clapote et le vent dit : «
Tu n'iras pas plus loin ! »

Mais que lui sont la nuit, les houx rudes, l'ornière Et le courroux
des soufflets conjurés :

Il jnarche, il est celui qui porte la lumière

Parmi l'horreur des fourrés barbelés —

Et son cœur est sereiji comme un ciel étoile.

JACQUES SIMPLE

La bise est âpre et la lune est maligne, Les arbres méchants
luttent avec moi...

J'ai vu tantôt les Vieux qui font des signes Et le sorcier qui
passe en comptant sur ses doigts Je ne sais quoi.

Ils s'agitaient, ils jappaient comme des chiens, Ils me mon-
traient des étangs blancs de cygnes. Et lorsque j'approchais il n'y
avait plus rien — Bah ! ce n'étaient que les jeux du brouillard.

Mais la route est farouche si tard...

Je suis las, je voudrais tout à l'heure trouver

Quelque plant d'herbe douce et de fougères OÙ reposer Car la
tête du sphynx est bien lourde à porter !

Voici que devant lui s'ouvre une clairière :

La lune sur le sol étale ses linceuls

Où la rosée en perles luit comme des pleurs

Et le vent s'enfuit hagard aux profondeurs — Le berger fris-
sonne et se sent tout seul....

Or, ozivrant sur la nuit un geste de détresse, Parmi des ruines
séculaires , Une croix sordide se dresse Que nimbe un lialo
funéraire

Bâillonné d'or, chargé de lourds colliers, Un ho77î7ne est cloué
là qui semble sommeiller Et la dérision s'ajoute à sa torture Car
des jientes d'oiseaux souillent sa chevelure Oii s'entremêlent des
épines.

Un vieillard accroupi veille au pied de la croix : Ses mains tâtonnent sur les ruines, Ses yeux vacillent et sa voix Chevrote vers l'ombre attentive.

LE VIEILLARD

C'est toi mon fils ?... Viens- tu pas de la ville P Je croyais que les Riches m'avaient oublié...

Mais, sans doute, tu m'as apporté La robe de soie blanche et la triple couronne Que tes maîtres me doivent donner Chaque an nouveau pour garder celui-ci... Et, sans doute, tu viens prier aussi ?

Allons, approche-toi plus près... plus près encor.

Fais ton serment d'obédience :

Voici des amulettes et des indulgences... Il ne t'en coûtera que trente deniers d'or.

JACQUES SIMPLE

Me prends-tu, vieillard, pour quelque fol qui déraisonne ? Je n'ai pour toi ni robe précieuse ni couronne, Je n'ai souci de tes féti-ches Et je ne viens de la part de personne.

LE VIEILLARD

Quoi donc ! tu blasphèmes : les Riches, Ce me dis-tu, ne t'ont pas envoyé Pour voir le sang des plaies de ce crucifié r

JACQUES SIMPLE

Crois-tu donc que je sois quelque loup mal repu ?...^
D'ailleurs, vieillard, les plaies ne saignent plus, Vois un peu : les
veines de ton supplicié Sont taries dès longtemps.

LE VIEILLARD

Mon fils, si le Mauvais t'égare, si tu mens

Ou si quelque mirage te leurre. Crains le trou d'enfer où tu
tomberas tout à l'heure !. . .

JACQUES SIMPLE

Hé non ! crois-moi, je n'ai coutume de railler

Ceux de ton âge :

Cet homme est mort, je te le dis en vérité.

Il dît — mats un grand vent se lève, les feuillages

S'inclinent vers la croix Et la Forêt en pleurs sanglote à toutes
voix :

« L'homme est ressuscité ! »

LE VIEILLARD

Abomination !... ai-je bien entendu ?... *Ce Simple-ci et la Fo-
rêt sont en foli^ !... Réponds-leur toi par qui l'on me supplie : Fils
de Dieu, fils de Dieu, tes plaies ns saignent plus ?

JACQUES SIMPLE

Arrière toi !... son sang ne l'as-tu pas vendu Pour des cou-
ronnes et des sandales d'argent

Et des robes fines, Pour un bâillon sur sa bouche et pour des épines A son front suant ?...

Va-t'en vers les Riches, va-t'en :

Celui-ci n'est pas le fils de ton Dieu.

LE VIEILLARD

Ah ! je suis devant toi comme une paille au vent

Et j'ai peur de tes yeux !... .

-Mais, dis-moi, si ce n'est fils de Dieu qu'on le nomme

Qu'est-il pour toi "r

Or voici que le Christ s'arrache de la croix: Les colliers sont tombés et le bâillon s'envole, Il parle, et la Forêt crie un aride détresse.

LE CHRIST

Je suis le fils de l'Homme — Retiens ton bras, ô Jacques Simple, laisse Ce pauvre aveugle — il ne sait ce qu'il fait.

JACQUES SIMPLE

Eh bien ! vieillard imbécile, tu menaçais ? Vois pourtant cette clarté sur cette face.

LE CHRIST

Laisse-le, Jacques Simple, il ne sait ce qu'il fait.

JACQUES SIMPLE

Quoi ! tout ton sang livré aux Riches voraces. Ce bâillon sur ta bouche et ces clous dans tes mains^ Il faut les pardonner ?

LE CHRIST

C'est pour lui comme pour toi que j'ai donné Mon corps aux bourreaux.

JACQUES SIMPLE

Vâ-t' n donc, vieillard servile : Tes maîtres sont là-bas aux portes de la ville T'offrant des deniers d'or et des bijoux.. Va-t'en.

Maïs le vieillard murmure un anathème, ■ La haine est sur son front et dans son cœur la haine Et, chassé par le Simple, il glapit éperdu :

« Gardons-nous car les temps sont venus ! »

■ Vombre palpite, un chant confus erre aux feuillages, Et la lune radieuse vêt la clairière D'un manteau de légende et de mirage Et des lys nouveaux-nés embaument la terre.

JACQUES SIMPLE

O pauvre frère Christ, je t'insultai naguère

Mais pouvais-je savoir cette torture ?

Les Riches m'avaient dit que tu étais farouche

Et que ta loi était dure Et que des éclairs sortaient de ta bouche ..

Maintenant je vois tes plaies béantes,

Je sais qu'on vendait ton silence Et que tu es de ceux qu'une
race méchante

Voue au mensonge et à la souffrance...

Viens avec moi.

LE CHRIST

Frère, je dois remonter sur ma croix :

Il faut que le vieillard revienne Et qu'il vende encor le sang de
mes plaies ; Il faut que les loups et les Riches et les hyènes

Boivent le sang de mes plaies ; Il me faut le bâillon, la fiente
des oiseaux, Et l'eau du ciel et le fiel Et le soleil mordant et le
vent des nuits Et la quête du Simple à travers la Forêt Pour que
tout soit accompli.

Toi cependant, suis ta route probe :

Puisque tu vas vers l'aube, Puisque tu es l'ouvrier de la der-
nière heure, L'Eden promis fleurira dans ton cœur ; Mon esprit
sera sur toi, et si la Forêt Veut te séduire en ses retraits, Tu chan-
teras et je souffrirai moins...

Adieu frère, va ton chemin.

La lune est descendue à l'horizon, les arbres

Se plaignent à voix basse — Et le Christ est en croix, chargé
de lourds colliers

Bâillonné d'or, Et le vieillard liideux geint au pied du calvaire.

JACQUES SIMPLE

Adieu donc, fils de l'homme, et frère de lumière

Un jour nous viendrons Arracher le bandeau d'épines de ton front
Et nous te conduirons au pays d'Arcadie.

La route s'ouvre au fond des ténèbres hostiles^ Un vent empoisonné accourt de la ville Qui remplit la Forêt de malédictions
— Le Simple suit la route et chante sa chanson.

Je suis fort : un flot d'étoiles

Jaillit de mon cœur, J'ai déchiré tous les voiles,

J'ai cueilli les fleurs Qui doivent parer ma route ; Toi, race perverse, écoute Et tremble dans tes cités.

Car l'Homme est ressuscité.

J'ai vu les plaies et le sang, J'ai vu le calvaire

Et le vieillard maudissant La vie et la terre...

J'ai chassé l'iniquité Stupide en son arrogance ; Mon âme a nom liberté Et mon cœur, vaillance Car l'homme est ressuscité.

O Forêt, tu es bien vaine, Tu couvres la plaine

Et tes arbres ont mille ans :

Mais voici le Simple, entends Sa voix qui te brave ; Elle dit la vérité Même à tes esclaves —

Car l'homme est ressuscité.

Vomhre tremble, le ciel se couvre de nuées,

Parmi les fourrés grincent des huées,... Mats le berger nimbé
d'aurore et de splendeurs

Sème des fleurs ; Et sa face est joyeuse et son pas assuré Car la
tête du sphynx est légère à porter.

CHANT IIL

Le dire des Salamandres

LE DIRE DES SALAMANDRES

Solitude mouvante où l'otnbre et le silence Dorment un sommeil
noir bercé par les feuillées^ La Forêt de mensonge et de désespé-
rance Incline lourdement ses ramures mouillées.

Tout à l'heure il pleuvait ; une molle vapeur Monte des gazons
frais qu'imprègne la rosée, L'air chargé de pollens amoureux et
charmeurs

Sent bon comme une fleur Et la brise susurre une plainte
apaisée.

Il fait chaud, il fait doux, vers le ciel étoile

Le rossignol épand sa pure cantilène,

La nuit fouguese rêve d'amours surhumaines

Et les cerfs brâ?nent embrasés

Car demain c'est l'été.

Assis sur une souche que rouille la mousse, Jacques Simple y
le front pressé de jeunes pousses,

Attise un petit feu Dont le reflet dansant lui fatigue les yeux ;
Il mange quelques fruits âpres et mûrs à peine

Et son pain noir.

Puis il boit Veau d'une source prochaine.

Mais son cœur est triste depuis ce soir^ Son arc est jeté là avec
le chef du sphynx

Et la Forêt sinistre le surveille Car d'un penser mauvais il pro-
longe sa veille,

JACQUES SIMPLE

Qu'est-ce que j'ai ?... je voudrais pleurer, il me semble,

Mon cœur bat à grands coups sourds, mes mains tremblent.
Et ce pain dur et ces fruits me dégoûtent....

Ah ! je m'ennuie de moi-même ; la route S'allonge et puis s'al-
longe et ne change jamais.... Qu'est-ce d'avoir vaincu le sphynx et
le vieillard

Et déjoué les pièges du brouillard Puisque je n'ai goûté la vo-
lupté de Mai ?.. ..

Quoi donc I toujours combattre et marcher ? quelle vie ! Mes
pieds saignent mon âme toute grise S'ébahit d'avoir été surprise
— •Car il n'existe pas le pays d'Ancadie.

Jacques Simple frissonne et il jette son pain

Et il s'irrite — Un grondement confus s'élève des lointains, Le rossignol se tait et les feuilles s'agitent Et les sapins chuchotent vers les rouvres

En s'inclinant :

Les paupières du spliyyix s'etitr' ouvrent Et il sourit silencieusement.

JACQUES SIMPLE

Ah ! maintenant je me souviens de la ville : J'allais paître mes brebis sous ses remparts D'où le Maître descendait magnifique et tranquille ; Il louait mon troupeau... puis il me faisait part D'un vin sombre et doré qui m'emplissait la tête

D'une rumeur de bataille et de fête.

Puis alors il m'allouait quelque fille A large croupe et qui me devait obéir Et aussi des deniers d'or fin que j'amassais Pour m'en réjouir Tout seul en quelque coin...

Puis encor il me permettait de ne rien faire Et de m'étendre aux bosquets de son jardin Et de manger de la viande en un large festin Durant toute une semaine.

Si quelqu'un des ruelles serviles Me venait alors conter sa peine, Je le frappais, je le chassais aux champs stériles Car je t'avais en grande haine, O race humaine.

Je méprisais quiconque, j'étais fier De ma force et de ma beauté Et je pensais : « Plutôt que ce vieux Maître détesté, Pourquoi n'ai-je pas des filles à profusion ? Et ses palais et les sacs d'or

dont il dispose Et les clients qui sont à sa dévotion ? j> — Et je voulais sa mort...

Or j'ai quitté follement ce bien être :

Parce que dans un songe on m'a jeté un sort

Parce que la Forêt des chimères M'attirait vers une vaine Arcadie, J'ai tenté cette voie étrange suivie

Par ceux de là-bas...

Mais le pays qu'ils me vantaient n'existe pas — Puis que sais-je et que suis-je ébloui par ces choses !

Je ne sais rien hormis que je voudrais jouir, Je ne suis rien hormis un qui ne veut souffrir Sans nul plaisir.

•La Forêt s'illumine et bruit, des baisers Tintent sous les branches, Par les fourrés courent des flammes blanches Et des parfums d amour embaument Pair léger ; Une voix chante.

LA VOIX

Veux-tu des roses ?

C'est pour toi, cette nuit, qu'elles viennent d'éclore Couleur de feu, couleur de sang, couleur d'aurore — Nous les avons cueillies à la prime rosée Et nous les avons glissées Entre nos deux seins :

Nés du tison et de la cendre

Nous sommes les salamandr s

Et les gobelins... Veux-tu des roses ?...

Les flammes du foyer s'écartent, la fumée

Ondule en chevelure d'or '.

'Offrant ses yeux, offrant sa bouche, offrant son corps,

Une femme nue apparaît pâmée Belle comme la flamme et plus ardente encor — Et le berger frémit en mirant sa splendeur.

LES SALAMANDRES

Veux-tu des roses ?

Vois comme celle-ci t'aime, comme elle est prête A ta caresse !

Oh ! si quelque désir te presse Prends-la contre ton cœur jusqu'à demain : Tu oublieras toutes les peines du chemin

Et ton sot rêve d'Arcadie — Et puis nous te dirons le mot de la Forêt.

Mais hâte-toi : la femme pâlit, le feu baisse, Et nous allons mourir étiolées Si tu ne l'entretiens sans cesse...

Brise tes fièches et ton arc et jette-les Dans le foyer Pour qu'il renaisse encor des roses,

JACQUES SIMPLE Oh ! saisir cette femme et l'emporter dans l'ombre i'

Il prend son arc, le plie à son genou Et déjà le bote crie et va se rompre Quand un grand vent s'élève tout à coup Oii d'autres voix

clament en sanglots.

LES VOIX PARMI LE VENT

Prends garde, Jacque, elles te trompent ; Résiste à leurs assauts...

Le mot de la Forêt tu dois le trouver Toi seul et par toi seul tu peux être sauvé.

Le feu monte et rougit ainsi qu'un crépuscule Mais le berger recule.

JACQUES SIMPLE

Mon arc ! j'allais le briser et peut-être Dans un moment quelque bête mauvaise Me viendrait dévorer ou quelque Maître Me passerait au cou sa laisse...

Quoi donc ! je reniais stupidement la vie Et j'entrais de nouveau dans le cercle des morts !. A moi, bonne flèche, prends ton essor Et frappe au cœur la femme épanouie

Comme une flamme — Vous, soutenez-moi, ô voix d'Arcadie.

Il dit, la flèche part et frappe, le feu croule, Une plainte s'envole aux raviures penchées. . . La femme a disparu, les salamandres S'enroulent et se déroulent Et saignent comme des vipères blessées Puis tout s'éteint.

JACQUES SIMPLE Il n'y a plus que de la cendre !

LES VOIX PARMI LE VENT

Allégresse ! le Simple a vaincu ce destin

Qui le voulait enchaîner dans les roses ! Il est fort, il est droit,
il est prêt, le matin Eblouissant nimbe sa face...

Regarde Jacques : les salamandres trépassent Et voici devant
toi le chemin qui conduit En Arcadie.

JACQUES SIMPLE

Oh ! quelle sente en fleurs s'ouvre vers l'orient Plus douce que
toute route suivie Jusqu'à présent !...

La Forêt revêt sa robe De pervenches et de jasmins Et voici
l'aube — Et comme ils sont morts tous les gobelins !

Joyeux il mord dans son pain noir 'Et il avance, et l'aube aux
caresses de gloire Luit sur son arc et sur ses mains Tandis qu'il
chante parmi la rumeur De la Forêt humiliée.

JACQUES SIMPLE

La salamandre rusée

Aux yeux tentateurs M'a voulu prendre le cœur — Danse feu,
danse fumée !

Pour qu'elle me soit soumise Elle voulait que je brise Mon arc
et mes flèches sûres

Et la foi jurée — Danse feu, monte fumée !

J'ai tué la salamandre

Et ma folle envie

Si je les avais suivies

Je ne serais plus que cendres —

Tombe feu, tombe fumée !

Il va, cueillant les pervenches mouillées ;

A son geste la peur et la nuit enlacées

S'évanouissent au plus sombre des arbres —

Et les yeux d'or du sphynx pleurent de lourdes larmes.

LE DIRE DE LA VIEILLE FEE

Jours troubles : le soleil se cache défaillant Parmi la brume et les nuées ; Le ciel pleure, les arbres pleurent, l'on entend La pluie à petit bruit sur les feuilles lassées. Le vent s'essouffle en une rauque corne, Et la Forêt toute fiévreuse et toute morne Songe à sa gloire effacée.

Parfois elle s'indigne, une rumeur s'élève Oii grondent des regrets et des mots sanglotes Puis tout s'apaise — Et, veuve des baisers d'or de l'été La Forêt recommence son rêve :

« Cet homme, il faudrait le chasser Car sa présence est une braisa Par qui mes troncs séculaires sont consumés., Ah ! qui fera qu'il trépassé ? »

Or la pluie et le vent complotent à voix basse.

<50 LA FORÊT BRUISSANTE

Au sentier boueux "Jacques Simple passe : Il glisse, il tombe, il maudit la malice Des buissons épineux qui lui griffent les mains Et qui barrent son chemin D'un vert lacs de lianes complices.

Mais vite, essuyant ses paumes souillées

Dans l'herbe mouillée, Il se rit de qui prétend l'entraver Et de
la brousse et d; la boue acharnées A le dicourager-

Puis que lui sont l'averse agaçante, l'ornière Et les buissons et
leur fo le colère î Il sait qu'au-delà régner les clartés De l'éter-
nelle beauté Et son âme première est pleine de lumière.

Cependant la Forêt s'éclaircit, les troncs lourds S'écartent, une
pente dévale oii la mousse L'attire, et le vent le pousse En un car-
refour — « Choisis ! » dit-il au Simple^ et il s'éloigne.

LA FORÊT BRUISSANTE 61

Au carrefour désert quatre routes se joignent ^ Mystérieuses
et longues jusqu'à demain : L'une s'embaume de roses et de jas-
mins, L'autre est neigeuse d'aubépines blanches Qui retombent
en girandoles sous les branches, La troisième de glycines s'est
fleurie — Et la quatrième est pUine d'orties.

Le berger s'arrête et son cœur hésite.

JACQUES SIMPLE

Laquelle me pourra conduire le plus vite

Au pays désiré ?

Trois sont charmantes et sentent bon, la dernière

Est pire que les fourrés D'oij je n'ai pu qu'à grand'peine m'ôter

Aux matins de naguère.

Ah ! toutes choses se font hostiles :

Est-ce en vain que je tire mes flèches Contre les monstres et
les flammes qui me lèchent Est-ce en vain que j'ai renoncé la
ville?... La Forêt mauvaise me défie.

Quelque piège est en ces pétales et ces parfums,

C'est pour me tromper que les pleurs de la pluie

S'égrènent des rameaux un à un, C'est pour me lacérer que
voici des orties. C'est pour me perdre que les leurres
recommencent^.

Tout fuit, tout est prestige et tout me raille...

Ah ! cette lutte n'est-ce une démente ? Je voudrais contre moi
des tours et des murailles Et des hommes à combattre, Mais que
faire contre ces fleurs Trop belles et que je ne puis abattre ? . . .

Non, je suis lâche et je châtre mon cœur Puisque, malgré les
roses épanouies.

Je sais qu'il faut aller aux brûlures d'orties.

Pourtant j'ai peur : les roses sont si douces

Et encor les glycines Et voici que maintenant les aubépines
Font une chanson enfantine Qui me voudrait endormir sur la
mousse.

Le berger s'étend sous les molles ramures — Mais le vent
s'élève et des voix murmurent.

LES VOLX PARMI LE VENT

Prends garde ! au carrefour gît la paresse

Pareille au serpent qui traîne son ventre dans la boue ;

Fuis-la, Jacques Simple, dénoue La languide ceinture dont elle
te presse : Il te faut aller parmi les orties Pour mériter l'Arcadie.

JACQUES SIMPLE

C'est vrai ; je devrais savoir le piège Et que ce sont toujours les
mêmes sortilèges

Qui m'étreignent si je m'oublie..

Lâche, je fléchissais : les fleurs et leurs arômes

M'emplissaient de fantômes Et j'étais comme un enfant char-
mé dans le jardin

Des songes noirs et des sorcelleries —

Mais aussi pourquoi ce chemin ?

Hélas ! si les voix me protègent Qui me désignent les orties

Selon qu'Arcadie en mon cœur a parlé,

Je sens toujours comme une neige

Ceux des bois sourds m'obséder et me giacer.

Tout seul j'ai froid, mon âme a froid et je grelotte, Mes doigts
gourds ne serrent plus mon arc et sans doute Que ma vaillance
est morte...

O voix, adoucissez ma route Ou que quelqu'un me la vienne
éclairer.

■ X,es fleurs tremblent , le vent cluichote, la Forêt S'agite sous les nuàes Et des tourterelles troublées Se plaignent au fond des futaies.

Par le chemin qu'enchantent des roses Et qu'étoilent des jasmins en bouquets, Le Mage s'en vient les mains closes Sur des secrets.

LE MAGE

Je viens, je viens, berger blanc, je savais Que ton bonheur était vers mon chemin : Je t'apporte un triomphe certain Car depuis bien des jours je t'attendais. Suis-moi, la pente est douce et toute veloutée Qui conduit à ma tour ;

Je t'apprendrai pourquoi la nuit et le jour Se liguèrent contre toi, Je te dirai la femme adverse Et forte d'être belle, Je te dirai la ville qui te hait et qui renverse Et qui écrase toute révolte contre elle, Je t'apprendrai l'iniquité des rois.

Je te révélerai le mot de la Forêt Et tu seras puissant si tu es avec moi Et tu vaincras,

JACQUES SIMPLE

Tu parles bien toi, mais j'ai toujours froid Et ta face me déplaît pâle comme un linceul... Pourtant si j'allais avec toi ?

LES VOLX PARMI LE VENT

Jacques Simple, tu dois te sauver toi seul : Souviens-toi...

JACQUES SIMPLE

C'est vrai... qu'iraisje faire aussi vers les faux sages

Aux yeux obliques ?...

Arrière toi, ne me tente pas, va-t'en mage Avec tes rites et tes reliques
Et tes images Et les pantacles où brillent tes sortilèges ;
Des voix sont sur moi qui me protègent Et qui maudissent ta parole...

Arrière, tu mens et ta route est folle : Retire-toi de moi ou je te frappe I

Le mage fuit en mauïssant^ des brumes régnet

Où les roses et les jasmins se flétrissent,

Mais alors voici que le Satrape

Aux bracelets d'or lourds comme des cJiaînes

Surgit du chemin d'aubépines

LE SATRAPE

Jacques Simple, mon fils, viens-tu ? le roi t'attend Parmi ses reines aux lèvres purpurines :

Suis-moi, tu les auras, — le temps Coulera comme une onde
aux chansons argentines Et tu tiendras le sceptre et tu seras
l'amant Riche d'or pur, de perles et de diamants...

Tu es si beau ! tu es si fort ! la Bête Qui a nom sphynx succomba sous tes traits...

N'hésite pas, suis-moi vite, apparais En cette cour radieuse où ta tête Connaîtra le laurier des héros Et où l'on t'adorera.

JACQUES SIMPLE

Ce sont des mots !

Tu es de ceux de la race asservie Qui sert les rois et qui les lèche Ainsi que font les chiens serviles Là-bas dans la ville Oonc va-t'en de moi ou crains cette flèche.

Le Satrape s'enfuit ge^g riant , les aubépines S'envolent au vent comme des fumées Et le chemin qu'elles avaient paré S'efface parmi la bruine.

JACQUES SIMPLE

Comme ils s'épouvantaient l'hypocrite sorcier Et le lècheur de rois !

Ainsi, je me souviens, quand autrefois Quelque loup maigre accouru des halliers Venait rôder autour de mon troupeau, Les yeux luisants et la gueule embrasée, Sans gestes vains et sans cri de haro — Tandis que mes brebis s'effrayaient, sottés bêtes Qui n'osaient plus même bêler — J'allais au loup et levant ma houlette, Je n'avais qu'à le menacer :

Il se sauvait confus la queue entre les jambes,...

Or ceux-ci sont de même trempe :

Qu'un homme souffle et les voici bien loin.

Mais laissons-là ces spectres, suivons le chemin

Tout hérissé d'orties :

Il me faut avancer encor malgré la pluie

Et malgré les brûlures.

Suivre cette voie âpre et dure

Où nul ne me tendra la main.

Bah ! je chanterai, mon destin Me guidera parmi les soirs et les matins

Et parmi l'or en sang des crépuscules Hors de ce bois maudit où les haines pullulent.

Et pourtant, rompant l'horizon trouble pareil Au mur suintant e: gris d'une prison, Je voudrais le soleil Et la douceur sur moi de la saison.

Soudain, voici que, s'arrête l'averse, L'avenue où sont des glycines

De rayons clairs et joyeux s'illumine

Et dans les fleurs mielleuses le vent berce

Un essaim jaseur de sylphes légers.

Et voici que selon la plus câline allure Le Poète apparaît qui tresse une guirlande : Sa robe peinte est éclatante — cent figures

De songe \$e jouent en la trame — Ses yeux sont languissants comme ceux d'une femme Et ses lèvres sont tentantes.

LE POÈTE

C'est moi qui dois te guider, Etranger ; Je t'annonce un pays d'extase et de merveilles Où des rythmes aux murmures d'abeilles Charment quiconque les sait écouter.

Or il y a là-bas des rivières chanteuses Où chuchotent des roseaux Et aussi des nacelles dormant sur l'eau Qu'assombrit le reflet des saules et des yeuses, Et les feuillages font un doux bruit monotone Qui dorlote languissamment la rêverie Et la rend tout assoupie.

Puis nous avons tous les fruits : ceux d'automne Sucrés et gonflés comme des mamelles fécondes Et ceux du printemps qui parfument la bouche, Et dans nos parcs les grenades abondent Qui mûrissent quand on les touche.

Oh ! viens, tu chanteras à ton loisir, l'écho

T'amusera de son babil. . .

Je t'apprendrai d'exquises gammes puériles, Je te donnerai ma flûte que les oiseaux

Craignent et jalousent, Tu aimeras, tu dormiras sur nos pelouses Et ta robe sera plus belle que la mienne.

JACQUES SIMPLE

Ses paroles !... on dirait des chiennes Soyeuses qui me caressent le cœur...

Il me fait envie et il me fait peur... Faut-il le suivre ?

LE POETE

Je suis celui dont les lèvres enivrent : Viens avec moi, plutôt
que ton arc malséant

Prends ce thyrses où frémissent des grelots,

Plutôt que le rêve décevant Qui t'éperd et t'affame et rit de tes
sanglots, Choisis notre pays de joie et de douceur Et de calme
lune épanouie.

Il me trouble, ses yeux m'attirent, une odeur

De violettes et de fraises vient de lui,

Et il est sombre et il est beau comme la nuit.

Le Poète sourit et lui fait signe et tend le thyrses — Et vaincu
par son artifice , Jacques lâche l'arc et les traits acérés Et il court
au chanteur tentant comme une femme.

La Forêt triomphale et sonore s'ensoleille

Et, jeté là, le chef du sphynx ricane

Parmi la musique invitante des brises.

Mats un grand cri s'élève au chemin des orties Hagarde,
maigre et toute grise, Une vieille en haillons sortie De l'ombre
pluvieuse,

Arrête le berger en étendant les bras.

JACQUES SIMPLE

Laisse-moi toi, je ne te connais pas,

Tu semblés folie, tu es laide Et des crapauds naissent sous tes
pas !.

LA VIEILLE

Je suis triste et presque insensée et je suis laide Et l'on me traque ainsi qu'une bête farouche —

Pourtant tu baiseras ma bouche

Et tu viendras à mon aide.

LE POETE

N'écoute pas la mendiante, elle est punie Très justement pour sa hideuse pauvreté, Chasse-la, suis-moi vers la rivière Léthé Ou sinon celle-ci te fera laid comme elle

Car elle est la mort et je suis la vie.

Mais la Vieille se dresse et hurle, une auréole

Sanglante éclate autour de sa face, Puis, tandis que le Simple éperdu la contemple D'une pierre de roc aigu quelle ramasse Au pied des fourrés noirs qui grincent et qui tretnblant Elle frappe au front le Poète épouvanté .

LA VIEILLE

Va t'en prostitué !

C'est de la cuisine des rois que ta race est venue

Pour s'égayer du fouet sur ma chair nue, Pour détourner ce lâche-ci de la clarté

Et pour toucher un ignoble salaire...

Ah ! quand tes maîtres étendus dans leurs galères De pourpre et d'or et que traînent des cygnes Là-bas sur les molles rivières Te

font un signe, Tu leur vantes mes tourments et tu inventes

De nouvelles tortures ; Savourant le vin servile aux senteurs
grisantes

Tu craches sur la nature Et tu fais argent de tes rythmes, de ton
âme et de ta beauté - Va-t'en prostitué !

JACQUES SIMPLE

Oh ! oh ! oh ! toi... dis-tu la vérité ? Cet homme-là n'est-il donc
que mensonge P., Il me semble sortir d'un songe !

A moi mes traits, à moi mon arc, à moi ma hache A moi la tête
du monstre que je l'attache En mon bissac...

Et maintenant malheur à qui m'ose toucher.

// dit, le ciel s'obscurcit, un sanglot Monstrueux roule sous
les futaies effarées, La foudre éclate et l'averse s'écroule à flots —

Mais Jacques est fort et sa fin est armée.

Les glycines tombent comme des feuilles mortes. Le vent les
prend et les emporte.

Et le Poète a disparu laissant Sur l'herbe drue une traîne de
sang.

JACQUES SIMPLE

Merci toi ! de quel péril je suis sauvé ! De quel pays de paresse
et de volupté Où j'aurais été vaincu...

Femme triste, qui donc es-tu ?

LA VIEILLE

Puisque tu es un homme Pour toi, j'ai nom Souffrance humaine ; Quant au Poète et à ses maîtres ils me nomment La vieille garce Madeleine.

74 l'A FORÊT BRUISSANTE

JACQUES SIMPLE

Eh quoi ! c'est toi que les éphèbes d'Arcadie M'avaient annoncée ?

C'est toi qui sais toute route tracée

A travers la Forêt ennemie ?

C'est toi qui dois me mener par la main ? Viens : je te baiserais sur la bouche.

MADELEINE

Mes lèvres sont froides et mes yeux louchent,

Mes pieds saigneux sont incertains, Les mots que je dis sont ceux-ci : « J'ai faim ! » Et l'horreur règne sur ma face...

Mais puisque tu m'as prise et puisque tu m'embrasses^

Puisque je t'ai sauvé Nous irons tous les deux à travers la Forêt Et rien ne nous pourra séparer désormais — Or je suis bien affreuse... me veux-tu ?

JACQUES SIMPLE

Si je te veux ! sans toi, n'étais-je pas perdu ? N'es-tu donc pas celle qui m'est vouée ? Viens, nous irons par les sentes marquées Sous le soleil et sous la lune,

Sous la pluie et sous la grêle, et sous le tonnerre Et nous aurons même fortune Et même nourriture :

Fruits des arbres ou grains de la terre Ou, faute de mieux, l'herbe que les bêtes pâturent, Ou, s'il se trouve, le pain et le vin : Toutes choses nous seront communes Comme aussi la joie et l'adversité.

LES VOIX PARMI LE VENT

Allégresse sur eux ; c'est juré.

MADELEINE

Donc suis-moi : les princes de la Forêt nous guettent Et l'orage menace nos têtes...

Mais je sais en quel lieu nous cacher.

Ils s'en vont parmi les orties Et ils courent sous la tourmente — Or la Forêt gronde en furie Et les branches les frappent et les meurtrissent Et les buissons hargneux leur tendent

Des lacets de liane et de ronce complices. Puis V éclair, le soufre et l'orage Les environnent d' épouvante Et la grêle les flagelle en grand'rage Cependant que les Souffles en sombres chevauchées S'écrient parmi les nuées.

LES SOUFFLES

Prends celui-ci, renverse celle-là,

Arrache leur chevelure, Casse leurs jambes et leurs bras Et les défigure — Nous sommes ceux de l'espace L'homme a peur quand notre galop passe Fouette les rebelles...

A mort !

Le Mage au loin nous déchaîne Les princes des nuits nous entraînent

A la bataille

Et la Forêt nous promet des ripailles...

Roule et fracasse ces deux-là

Romps leurs jambes et leurs bras

Fouette les rebelles...

A mort I

Jacques et Madeleine aux clameurs du tonnerre, Au sifflement hideux des brises effrénées ,

Courent la tête courbée ■ Et leur course touche à peine la terre — Et tous deux s'encouragent.

Une grotte apparaît qui bâille sous les feuilles

Et qui les accueille Et les voici sauvés en dépit de l'orage.

Or la Forêt déçue hurle un chant de carnage.

LE DIRE DU BARBARE

C'est la nuit fatidique aux murmures dormante OÙ flotte un essaim blanc de formes étoilées ; Les rameaux que tordait la tempête envolée S'égouttent sur la mousse en fluides diamants — La Forêt s'ensommeillé aux baisers de la lune.

Les heures passent, une à une:

Celle-ci d'or astral et celle-là d'argent

Et cette autre en robe de brume Et cette autre encor qui boîte à pas lents.

Au seuil obscur de la grotte profonde, Accroupis contre un feu de pins et de sarments f. Jacques Simple et Madeleine la vagabonde

Sèchent leurs vêtements Et leur cœur s'égoutte de la flamme dansante Et des tisons roux où la sève chante.

Un être étrange tourne et s'agite autour d'eux : Son front bourru se fronce, ses yeux Luisent d'une âme hagarde, Ses bras noueux comme les bras d'un arbre Montrent de rouges cicatrices S'il attise le feu ; Sa face est brune comme la terre et se plisse Quand quelque bruit le met en garde Et il grommelle entre ses dents — Jacques Simple étonné le regarde.

Toi qui nous a reçus, je t'ignore... pourtant Il me semble t'avoir déjà vu dans mes rêves... N'es-tu pas de ceux qui s'élèvent

Aux confins du cauchemar Quand parfois le prince des ténèbres

Me tourmente sur le tard ?

Ta face est sombre et tes yeux sont funèbres, N'est-ce du sang sur tes mains fébriles ? On dirait que l'horreur réside sur ton front Et qu'un crime ancien rend ton âme terrible.... Et puis. . . tu m'apparais tellement séculaire.

MADELEINE

C'est pour avoir souffert que son âme est terrible

Et que sa bouche ne peut plus se taire Et qu'il rumine ainsi de très vieilles rancunes ; Il te dira quelle noire fortune Encor plus dure que la mienne Le poursuit et cause sa peine...

Parle-lui doucement car il est notre frère.

JACQUES SIMPLE

Au nom de la souffrance humaine et de la terre, Homme étrange qui donc es-tu ?

L'homme se dresse tendu Vers des remembrances sauvages Et il répond au Simple inquiet Et sa voix est pareille aux échos d'un orage.

LE BARBARE

Je suis celui des ruelles serviles, Je suis celui que les rois fouaillaient, Et tu m'as vu quand tu venais

Porter la laine de tes brebis à la ville ; Tu m'as vu près des bazars bariolés Où les femmes s'en vont en longues files Tandis que

tinte au loin l'hymne éperdu des cloches ; Tu m'as vu mendier
aux grilles où s'accrochent Pour l'heur des Riches les capucines
vermeilles ; Tu m'as vu brandir la fourche et la torche Quand la
haine me chassait hurlant par les places, Tu m'as vu périr sous le
sabre des gardes, Tu m'as revu comme un remords dans ton som-
meil ; Je suis celui qui se courbe et qui n'a rien, Je suis celui qui
peine et qui a faim, Je suis celui qu'on tue afin que l'étendard

Des Riches soit glorifié, Je suis celui qui saigne sans être ven-
gé Et les Rois m'ont nommé : leur esclave barbare Et moi je me
nomme : Pierre le Réprouvé Car mon âme est noire et lourde
comme la nuit.

// vacille^ ses lèvres tremblent et des pleurs, De larges pleurs
sillonnent ses joues Et il ramasse de la houe Dont il se souille la
tête.

Mais Madeleine pitoyable l'arrête

Et l'essuie et lui met le front contre son cœur

Cependant la Forêt ricane aux profondeurs.

PIERRE

L'entendez-vous» railler Celle qui est aux Rois ? A cause d'eux
je suis presque une bête A cause d'eux je suis hagard... parfois
Mon âme s'éperd en folie.

JACQUES SIMPLE

O mystère d'horreur et de mélancolie :

Pourquoi tant de clarté superbe sur la ville

Et tant de rires épanouis, Et pourquoi tant d'ombre au cœur
de ce Pauvre ?.. Pierre, dis-moi, tu fus mauvais peut-être ?

PIERRE

Je n'ai commis que le crime de naître Et si je suis mauvais les
rois m'ont rendu tel...

Si tu savais ! dès les vieux âges Les miens furent élus pour des
labeurs mortels, Ils furent le bétail qu'on frappe et qu'on outrage,
Ceux qu'on traque et qu'on pressure, Les serfs voués aux mors-
sures Des hyènes royales...

De droit j'ai faim, de droit j'ai froid, de droit je hais Et dés tou-
jours je suis la chair dont se régalent Les maîtres de la Forêt.

JACQUES SIMPLE

Iniquité ! c'est toi : tu fis cette victime

Offerte en holocauste à qui porte un cœur dur !...

Pierre, apprends-moi quand commença cette torture.

J'ai souvenir d'une existence sur les cîmes, J'ai souvenir au
fond de mon esprit confus

D'ancêtres brusques et velus Qui s'agitaient, qui grimaçaient
parmi les feuilles. Puis tout se trouble et je retrouve en ma
mémoire

Des jours de misère et de deuil Passés à labourer sous le fouet
des plus forts Et sous la malice de ceux de la science — Dés lors je
n'ai connu que la désespérance Et l'amour de la mort.

JACQUES SIMPLE

Mais tu as fui leur malice et leurs fouets Puisque ce soir
d'orage et de tentations Tu nous as secourus au fond de la Forêt
?... Quels rêves de revanche et quels espoirs secrets T'ont fait
rompre ta prison ?

PIERRE

Une nuit, je dormais au parvis d'un palais Où les rois célé-
braient la gloire de leur ville

Et la défaite des Serviles ; ■ Les gardes lourds de vin s'éjouis-
saient aussi Pour avoir massacré des pauvres plus de mille

Moi j'avais été pris et garrotté voici

Qu'au premier soleil levant, Pour amuser les rois on devait
m'accrocher

Et m'écorcher au pal de châtiment. . .

Cependant je dormais, las d'avoir combattu Durant le jour en-
tier, Insoucieux car je n'espérais plus Rompre les liens de fer
dont on m'avait lié. Je dormais... tout à coup une grande lumière
Se fit qui renversa les tours et les murailles,

J'entendis comme un bruit de bataille Et je me vis courant à
travers la Forêt....

Quelqu'un était là qui te ressemblait, Blanc, portant le car-
quois, l'arc et la hache fière, Et sa droite était forte et son âme
était claire Qui éclatait au seuil de ses yeux étoiles...

Et des voix de musique m'ont crié :

« Va-t-en vers l'Orient !. . . Arcadie ! Arcadie ! »

Et puis d'autres mots que j'ai oubliés — Alors je me suis réveillé :

Les gardes ronflaient tous autour de moi, l'orgie Cuvait parmi les coupes renversées Et mes liens étaient tombés...

Le soleil flambait au dessus de la Forêt Pareil à quelque oiseau de feu, Et le vent allègre m'incitait

Et la splendeur du ciel émerveillait mes yeux

Libre, j'ai fui vers les taillis Vers l'Orient, vers l'Arcadie en t'attendant ; Et quand tu vins tantôt poursuivi par les souffles,. Je t'ai bien reconnu.

Mais quoi, tu étais tout seul et tout nu. Et le vieux sphynx ne t'a pas dévoré ?

PIERRE

J'ai vu le sphynx... franchissant le fossé Je fus surpris de son rire enroué ; Mais il ne bougea pas, il se prit à crier : « Ce n'est pas celui-là qui saura nous dompter. »

JACQUES SIMPLE

Moi je l'ai combattu, je l'ai vaincu, regarde Reconnais-tu son rire et sa face hagarde ?

// prend le chef hideux et il l'élève Au dessus du foyer ; Or les yeux d'or du sphynx sont ouverts, un vieux rêve Y flotte désespéré.

Et, tandis que du sang serpente en sa crinière. Il fixe le berger tout nimbé de lumière Et il répète son oracle En sanglotant — La

Forêt se réveille et pleure dans le vent -

LE SPHYNX

'TJn jour, malgré vos mystères et vos miracles, Le Simple qui souffrait sous vos fouets et vos lois Lèvera contre vous son front sanglant, Et sphynx et mages et rois Vous serez devant lui comme une paille au vent... Maintenant laisse-moi que je dorme à jamais.

PIERRE

Oui, oui, CCS mots, les voix me les disaient En ce songe. ., je me rappelle ; Et c'est pourquoi, bien que je fusse le rebelle, Bien que les princes m'aient traqué souvent J'espérais te rencontrer un jour Tel que tu es, vainqueur auréolé d'amour.

En t'attendant je me suis fait une massue : Lorsque les rois s'égaient, qu'ils passent en cohue Dorée et bruyante de fanfares.

Je m'embusque quelque part Et j'en tue un s'il en est d'attardés.... Mais désormais je veux combattre à ton côté.

JACQUES SIMPLE

Tu seras mien et nous irons en Arcadie

Et Madeleine aussi qui m'est venue en aide.

MADELEINE

Arriverai-je à la terre bénie ?

Je suis très lasse et très laide Et mes rides sont si vieilles...

JACQUES SIMPLE

Là-bas c'est le pays des merveilles OÙ ressusciter en beauté :

Garde tout ton espoir.

MADELEINE

Je te veux croire, bon pâtre...

Mais prends garde, il te reste à combattre ; Sois sûr que la Forêt nous prépare des pièges

Et de nouveaux sortilèges.

PIERRE

Unis tous trois, je ne crains plus :

Quand même la Forêt serait impraticable, Quand même les rois irrités Lanceraient contre nous leurs armées

Nous vaincrons car nous nous aimons.

JACQUES SIMPLE

La maligne Forêt s'étale sur les monts Et sur les plaines, Les rois nous ont en grande haine Mais par amour et par vaillance nous vaincrons.

// dît — un vent tiède passe Tout parfumé des senteurs d'Arcadie, Et les Trois s'embrassent.

PIERRE

Alerte frère ! la nuit est presque accomplie

Et la voici qui se fait toute pâle...

Ecoute : l'aube au loin chuchote, son étoile
Luit la dernière au ciel tranquille
Et déjà les oiseaux babillent ;
En route ! il nous faudra marcher jusqu'à ce soir
Pour trouver un nouveau gîte.
Ils partent, autour d'eux les feuillages s'agitent
Et l'aube nouvelle-née Illumine et fleurit d'une clarté d'espoir
La sente sinueuse et contournée — Et tous trois chantent.

PIERRE

Je ris ! une aurore heureuse
Nous offre à poignées Des tulipes radieuses
Et des giroflées — Où les a-t-elle cueillies
Ces fleurs merveilleuses ?
C'est en Arcadie.

LA FORKT BRUISSANTE 93

MADELEINE

Je ris ! la brise sucrée Embaume mes lèvres...
Naguère j'avais la fièvre, Qui donc l'a chassée
Et me souffle ainsi la vie ?
C'est toi, brise d'Arcadie.

JACQUES SIMPLE

Je ris ! une ardeur étrange Enflamme mes veines, Je nargue
les mauvais anges

Et toute leur haine Car l'âme m'est départie

De ceux d'Arcadie.

LES TROIS

Nous sommes trois, notre cœur Est un pour la joie,

Un aussi pour la douleur ; Et par toutes voies

Nous irons vers la splendeur Et vers l'harmonie

Qui régneront en Arcadie.

94 l'A FORÊT BRUISSANTE

Affairés et joyeux ils avancent, la terre Etale sous leurs pas des
tapis veloutés, Le matin puéril les baise et pour leur plaisir Le ciel
pers a doré sa tunique d'été ; Et ce jour'hui la Forêt moins fa-
rouche Incline ses fruits jusques à leurs bouches.

LE DIRE DES THAUMATURGES

Le soir riche de Vor épars au crépuscule Et de songes Légers
comme des libellules Chuchote des notes sourds sous les

branches fleuries^ La Forêt fulgurante et tout épanouie Sème des parfums sur la clairière.

Fatidiques, trônant sur des trônes de pierre Où, le inarbre et l'onyx s'unissent ciselés^ Les thaumaturges se sont assemblés :

Les nécromans et ceux qui tracent des figures^ Ceux qui portent la tiare et l'anneau constellé Et les devins et les fakirs dont le murmure Est pareil au frisson du vent parmi les blés ; Là s'asseyent aussi le druide à la faucille, Celui qui porte au front une pierre de lune^ L'obi aux yeux aigus oïi la malice brille

Et celui qui cherche fortune En agitant une fourche de coudrier.

L'âme étrange du soir anime les sorciers, Et la Forêt est toute rouge sur leurs têtes Cependant qu'un maléfice s'apprête.

Or Klephtias, mage des rois, prince des souffles. Auréolé de phosphore et de soufre,

X,e front ceint d'un bandeau d'escar boucles semé Prend à témoin l'occident embrasé Et parle ainsi :

Sages de la Forêt, je vous salue ici ; Voyants évoqués des quatre horizons, Gardiens très puissants des mystères, Sachez ceci : lé Simple a rompu la prison Où le tenait reclus un décret séculaire Et, fort des griefs de Ceux de la terre, Il prétend, ravisseur des secrets.

Violer le sanctuaire de la Forêt.

Les Roi m'ont dit : « Il n'est pas bon Qu'un Pauvre aidé de la Maudite et du Barbare Trouble le culte auguste où nous nous recueillons ; Le Simple est fort et la clarté du matin pare Sa face, et

ses yeux clairs sont pareils à des fleurs, Il porte l'arc terrible en sa droite, son cœur

Se gonfle d'un sang révolté — Frappe-le donc au nom de notre majesté. »

,J'ai sévi sur le Simple et lui ai suscité "Le sphinx et le vieillard du calvaire en ruines Et mes enchantements entravèrent sa route — Mais cet homme a trompé mon art, il nous domine

Par l'oracle effrayant que, sans doute, Déroba contre nous l'ancien de sa race ;

Dédaigneux des pièges il passe Ou s'il va succomber la Maudite le sauve...

En vain les foudres et les fauves

Le lacèrent et le pourchassent, En vain mes conjurations le pressent, Il va plus avant malgré ses faiblesses, Le Barbare affreux lui porte sa hache Et la Forêt pleure à cause de lui.

Or voici nous pouvons le vaincre cette nuit : Chacun de nous porte le fruit

Qu'il cueillit autrefois à l'arbre de science ; Un suc d2 vertige et de démence

Y réside pour quiconque nous brave. . .

Je veux en composer quelque philtre suave

Et qui troublera sa raison

Par la force de nos incantation^.

// dit et levant une coupe ^ Il prononce de sombres formules.

Le ciel est tout en or ardent, le crépuscule Tremble et saigne
ou passe une troxipe De blancs cygnes qui s'écrie En s'envolant à
l'orient vers Arcadie.

Les arbres penchés ricanent tout bas,

Les bouleaux palpitent y les chênes De leurs rameaux ca-
ressent Klephtias — Et la Forêt rugit pleine du bruit des haines.

UN THAUMATURGE

Pareils à des nuages chassés par la bise, Loin sous moi
s'agitent les hommes,

Les forces essentielles me sont soumises Et mon âme détient
la somme

De toutes les destinées; Je sais les causes, je les nomme :

Rien n'existe hormis ma pensée...

Toi qui troubles ce songe immense Simple sois maudit pour
l'éternité : Je te voue à jamais à l'animalité.

// dit, et il offre une pomrne d'or Et Klephtias la projette au
calice Oii elle fond parmi des flammes cramoisies.

KLEPHTIAS

Qui me donne un fruit encor Pour que le philtre
s'accomplisse?

UN AUTRE THAUMATURGE

Aux ferments obscurs où germe la vie, Aux sourds confins de
la genèse végétale, J'ai vu poindre l'Etre encore indécis; J'ai son-

dé les marais inertes où s'étale Le peuple des Très-Petits Et toute
forme m'est soumise.

Toi Simple qui prétends à la Terre promise

Je te rejette et te confine

En la pourriture première ; Aveugle lent, sans tige et sans
racines

Tu flotteras vers la lumière Sans que jamais ta peine prenne
fin.

Il dît, et le fruit qu'il tient dans sa main Brille comme une gre-
nade vermeille ; Il le jette en la coupe — et la flamme est pareille
Aux écailles d'un serpent.

KLEPHTIAS

Lequel de mes pairs maintenant Veut prononcer l'anathème ?

UN AUTRE THAUMATURGE

Toi qui rejetas ton baptême, Toi qui te donnas à la rébellion,
Toi qui es comme le lion Cherchant quiconque à dévorer.

Au nom de la prière et du renoncement Et de la très haute
Trinité,

Moi, l'oint de Lui-les Dieux et du Verbe incarné, Je te déclare
impénitent Et je te voue à ceux d'En-Bas — Que le feu d'enfer
s'ouvre sous tes pas,

// dît, et dans la coupe trépidante Il jette des graines ardentes.

..

Mais un cri soudain éclate sous bois Et se prolonge et se répète.

KLEPHTIAS

■ Quel présage funèbre a passé sur nos têtes Le coq rouge a chanté trois fois!...

Redoublez, redoublez vos charmes!

UN AUTRE THAUMATURGE

Je suis celui des effrois et des armjs, L'horreur blême suit mon coursier quand je chevauche, Ma droite sème le carnage et dans ma gauche Je porte la balance où tu seras jugé, Homme qui te dis Simple et qui es révolté. Tes os s'en iront en poussière

Et je ferai de ta tête la pierre Que le voyageur chasse d'un pied négligent.

IL dit, et dans la coupe il jette en maudissant

Un fruit couleur de sang Et la flamme pétille, semblable à V entendre , Au sifflement des salamandres.

Alors quelle fureur soulève tous les mages : Celui des tombes grince et celui des images Jette en la coupe en feu V écume de sa bouche^ Le druide y met du gui et Vobi des vipères Et Klephtias l'asphodèle des cimetières — -Et la Forêt ulule en un rire farouche.

KLEPHTIAS

Arrêtez : l'œuvre est faite et le philtre accompli Et déjà la coupe déborde...

Dispersez-vous, ô princes de la nuit O maîtres des puissances
inconnues — Maintenant je veux combattre moi seul

Alors La bise survenue Crie une clameur de deuil Et elle
étreint les nécronians et les emporte Sur les ailes orageuses d'une
nue...

Lorsque la terre se revêt de feuilles mortes, Si quelque souffle
survient, Elle se dépouille soudain

Et demeure toute nue — Ainsi la clairière est obscure et
déserte

Oit gisent des roches aiguës Et rien n'est plus des nécromans
qui conjuraient.

La Forêt s'enténèbre, à l'horizon la brume Enlinceule le soir
d'un suaire violet

Déchiré de luetirs vertes Et, dans la nuit montante, la lune
s'allume Comme un phare qui attire Lafiottille d'argent des
étoiles.

Et la Forêt anxieuse soupire

Et la nuit la couvre d'un voile Parsemé de fleurs pâles. . .

■ Inquiet, écartant les branches enlacées D'où neigent de lents
pétales, Jacques Simple vient des cépées

Qui s'endorment dans l'ombre occidentale.

Il est seul, son manteau pend haillonneitx, ses pieds Marquent
de sang la terre raboteuse Et ses yeux vacillent troublés De sou-
venances douloureuses.

JACQUES SIMPLE

"Nous allions tous les trois, nous chantions... la Forêt Nous semblait enfin douce et fraternelle

Et de tant d'embûches mortelles

Plus rien sur nous ne subsistait.

Mais un jour un brouillard glacial s'est levé

Où se perdit Madeleine Et qui prit dans ses plis Pierre le Réprouvé

Et je n'ai pu les retrouver — Depuis ce jour-là je me traîne Tout solitaire et tout pareil au chien blessé

Io6 LA FORÊT BRUISSANTE

Qui cherche un retrait pour son agonie.

Et, stupide d'un labeur sans fin, Je vais, battant les buissons du chemin, A travers la Forêt qui ricane ravie Parce que je suis délaissé...

Où je suis triste et mon cœur s'est lassé

De cette quête d'Arcadie...

Je ne veux plus que me soumettre et me repaître Voici mes bras pour les chaînes du Maître.

Quel dérisoire effort fut le mien, je recule Désormais devant l'espoir imposé. ..

A moi la couche où reposer A moi le vin fou qui leurre et qui brûle : Voici mon front pour la marque du Maître.

// y^étend sur le sol et ses yeux pleins de nuit S'imprègnent
de la lune éparse sur les pierres Et les fleurs comme des pleurs
ruissellent sur lui Parmi le somtneil de la clairière.

Alors, tandis que roulent de vagues tonnerres, Klephtias en-
nué de flammes et de pourpres Monte du sein de la terre Offrant
la coupe.

KLEPHTIAS

Etranger, c'est ici le lieu que tu souhaites ;

Je t'apporte le vin d'oubli, le vin de feu Où s'abolit la
conscience — Bois, et tu connaîtras des fêtes Sublimes et qui tou-
jours recommencent.

JACQUES SIMPLE

Dis-tu vrai ? Pourrai-je oublier Mes amis perdus et mon
serment violé?

Me promets-tu toute allégresse Et toute ivresse ?

Serai-je un roi? serai je un dieu Régnant à jamais sur la Foret
?

Ou serai-je l'insoucieux Qui broute et qui se soumet Riche de
songe et d'indolence?

KLEPHTIAS

Tu seras tout ce que tu penses :

Aujourd'hui l'animal et demain le démon

Ou le prince de ceux qui vont Agitant les grelots aigres de la folie Et tu riras de ta vaine Arcadie —

Mais peut-être tu as peur ?

JACQUES SIMPLE

Pourquoi craindrais-je si mon cœur Chasse sa gloire première?

Donne cette coupe au vin de lumière ; Puisque tant de maudits m'appellent dans leur danse, Je choisis la démence.

// dit, et à longs traits il épuise la coupe — La Forêt s' illumine et Jiurmure, la lune

Triomphe en ses yeux égarés Et les fleurs d'autrefois dont il s'était paré Se ternissent une à une — Tout périt : roses fières, glycines, Les lilas chargés d'abeilles.

Les violettes purpurines Et les soleils.

KLEPHTIAS

Le coq rouge est vaincu par ce nouveau baptême Demain tu viendras toi-même

Remettre au roi la hache et l'arc miraculeux Et le carquois aux flèches de savoir Et, frustré de la tête du sphinx radieux,

Tu vivras désormais sans force et sans espoir —

Vil esclave adieu : j'ai conjuré l'oracle...

Ayant parlé, il s' engloutit sous terre Et le Simple effaré se prosterne Et il se sent tout seul.

Quelle horreur !... oh ! je souffre... un linceul M'enveloppe, et je crois que tout est mort... Hier j'étais gai, je chantais, j'étais fort — Aujourd'hui sous le mystère et le miracle, Je suis une eau croupie au fond d'une citerne... Mais non des corbeaux tournent sur ma tête

Et je deviens une bête ; ■ Chacal, renard subtil, loup sordide, putois, Lequel de vous me donnera sa voix

Son poil, ses dents et sa haine...

Ah ! je brûle, le sang me souille,

L'ennui me rouille :

Je fais le rêve qui te mène

O race humaine !

Jacques Simple se roule dans l'herbe qu'il mord, Ses mains saignent, ses yeux saignent et sur son corps S'étale une lèpre affreuse

Soudain, voici sous bois des clameurs anxieuses Pierre accourt que suit Madeleine Et relevant le Simple qui se traîne, Ils le serrent dans leurs bras.

PIERRE

Jacques ! Jacques!... eh ! bien, ne me connais-tu pas ?" Je suis celui que tu as délivré,.. Je t'ai cherché longtemps dans le brouillard Sans te pouvoir retrouver...

Il ne me répond rien — sans doute il est trop tard Et les rois maudits l'emportent !

JACQUES SIMPLE

Ouvrez, ouvrez-moi votre porte Bon seigneur, je ne suis qu'un pauvre mendiant.

Donnez-moi quelques croûtes, Et je vous servirai en serf obéissant.

MADELEINE

O brume d'enfer sur la route :

Jacques ne nous reconnaît plus !

JACQUES SIMPLE

Je suis le plus fou des enfants perdus :

Je jongle avec des cailloux

Et j'apprivoise les hiboux...

Quelques sols s'il vous plaît ma bonne dame.

PIERRE

Sa bouche grimace, une flamme Lugubre tremble en son regard

Et le voici tout noir..

Hélas ! Hélas! il est trop tard.

MADELEINE

Nul n'accourera-t-il d'Arcadie Nous secourir en ce péril extrême?

Comment l'arracher à cette folie Et à l'anathème !

Alors une clarté monte — la clairière Se pare d'anémones fleuries
Et d'herbe légère Et s'éveille en un rythme d'harmonie ;

Et voici qu'aux lointains se lèvent Indécises comme en rêve La
nuit d'argent, la lune pâle et les étoiles En Arcadie Et la Forêt
frissonne sous son voile.

-Enlacés dans l'ombre oit flottent des cygnes Des adolescents
mirent les pèlerins Et leur font signe.

CEUX D'ARCADIE

Jacques Simple que ton cœur soit serein ! Tu dois combattre et
vaincre encoc :

Les rois viennent cuirassés d'or Et pressent leurs chars de
guerre...

Si tu veux vivre parmi nous, Hâte-toi vers la lisière D'où tu
verras la Terre promise — Reprends-toi, berger blanc, debout,
Car ta faute t'est remise.

Quel songe horrible prend fin Où je rampais courbé sous la
honte et la faim Et sous la haine !,..

Parmi des chants d'oiseau et des rayons vermeils La vision
s'efface — Jacques se dresse : sur sa face Règne itne aurore plus
belle.

JACQUES SLMPLE

Pierre, tu es là... toi aussi, Madeleine.. Un souffle de là-bas,
dessille mes yeux

Et comme un feu merveilleux Un sang nouveau bat dans mes
veines

Le sortilège se dissipe !

PIERRE

Ah ! Ah ! je voudrais voir la lippe Que fait à cette heure le
mage Qui nous égara sous la brume.

MADELEINE

Malgré les sorciers et malgré leur rage

Nous verrons donc le pays que parfume

Une floraison radieuse.

JACQUES SIMPLE

-Nous irons ! nous verrons cette contrée heureuse

Où règne la toute justice Mais pour que les destins s'accom-
plissent Il nous faut combattre encore une fois

Selon qu'ont dit ceux d'Arcadie — Or là-bas j'entends galoper
les rois Et hennir leurs chevaux de bataille.

Les rois ? j'ai contre eux cette hache

Aux sûres entailles :

Nous les vaincrons car ils sont lâches.

MADELEINE

Je les barbouillerai de la boue des ornières Et je leur jetterai
des pierres.

JACQUES SIMPLE

Que ma droite se dessèche Si je n'en tue un cent avec mes
flèches !

Alors, joyeux, tous trois courent vers l'Orient Le matin embrasé
flambe et rit dans le ciel

La brise leur verse l'arôme ardent Et doux comme juiel

Qu'elle ravit aux corolles d'Arcadie.

Et la Forêt soudain flétrie A la splendeur de l'aube en flammes
Pleure et geint comme une femme.

LE DIRE DES ROIS

Le soleil furieux crible de traits farouches La Forêt qui halette et
se tord sous ses flammes Et, crevant les marais pareils à des yeux
louches. Des rayons effrénés luisent comme des lames Reflétés
dans l'or clair des boucliers royaux.

Fous d'un même désir et d'une même haine,

Les princes sont venus, alliés ou rivaux :

Ceux qui chevauchent des tarasques, ceux que traînent

Des licornes ou de fauves chevaux :

Tous les seigneurs de la montagne et de la plaine Excitent au combat les hastaires rapides. Les barbares plaqués d'éclatantes couleurs Et les cohortes des pesants argyraspides Et les tourbillons criards des frondeurs.

Debout sur un tertre et le front fleuri D'églantines odorantes, Les Trois, sans crainte, les attendent : Madeleine aux yeux lourds de pleurs, Pierre que hante Le spectre amer des outrages subis Et Jacques Simple qui sourit.

Les rois surpris se concertent, l'armée Hésite et se tasse ainsi qu'un troupeau Et voici qu'écartant les ramures serrées, Vers les Trois monte un héraut.

LE HÉRAUT

Retirez-vous : les rois vous font grâce, '^=Etrangers, Ils oublient votre audace et votre sacrilège Et plutôt que de vous écraser Ils vous protègent Si vous renoncez à connaître la Forêt.

Mais les Trois le regardent sans rien dire, Puis Pierre se prend à rire

PIERRE

Allons Jacques, voici le moment, es-tu prêt ? Décoche un dard...

LE HÉRAUT

Homme insensé, ne vois-tu pas Combien de guerriers marchent dans mes pas ?

PIERRE

Tais-toi bavard !

Quand même vous seriez tous les rois de la terre Et tous les sphinx et tous les princes du mystère Et tous les tortionnaires Avec des ceps, des carcans et des chaînes, Rien ne peut plus vous sauver ds ma haine : Vous serez devant moi comme une paille au vent.

LE HÉRAUT

Et toi qui souris et qui vas portant

Un arc aux flèches blanches.

Ne te soumettras-tu ?

JACQUES SIMPLE

Non : je suis tous les pauvres et tous les vaincus Et j'ai nom : Revanche — Va dire aux rois qu'ils sont perdus.

LE HERAUT

Soit donc : que votre sarg retombe sur vos têtes.

// s'éloigne, les rots et l'armée inquiète Contemplant indécis les Trois qui les défient Mais la Forêt sanglotante s'écrie :

« Défendez-moi de l'homme et de l'oracle ! >

Alors, précipités comme un fleuve en débâcle,

Tous se ruent : rois d'or sombre, hastaires, Barbares grimaçants qui crient un cri de guerre,

Argyraspides pesants Et frondeurs effarés qui courent en chantant — Et des javelots volent avides de sang.

Mats Madeleine imprécatrice se dresse Et leur jette à la face
les os de la terre,

La hache brille et siffle aux mains de Pierre Et les flèches de
lumière se pressent Sur le grand arc qui vibre aux doigts du ber-
ger blanc. Un roi s'effondre et périt transpercé, Un autre tombe
et son crâne brisé Souille l'herbe de caillots sanguinolents,

Un autre se tord comme un tigre blessé Et la Forêt frémit de
ses rugissements. Trois fois l'armée hésitante recule Et roule au
bas du tertre environné d'éclairs, Trois fois les rois qui ululent La
ramènent à l'assaut.

Mais le berger dont les yeux clairs Semblent des feux follets
parmi les roseaux

Les défie et les surveille Et si l'un monte il retombe frappé ..

Comme en un clos où règne V automne vermeille , Le vendan-
geur pétrit les raisins écroulés, Ainsi les Trois foulent les rois
épouvantés Et les guerriers qui désespèrent.

JACQUES SIMPLE

Vois-tu, Pierre, vois-tu comme le sang des rois Fait un
pourpre magnifique sur la terre !

PIERRE

Je suis heureux et je dénombre sur mes doigts Combien ont
déjà mordu la poussière :

Voici celui qui nous volait le blé, Voici celui qui nous volait nos
femmes, Voici l'hypocrite et voici l'infâme

Qui nous courbaient accouplés Sous leurs étendards de guerre,
Voici encor le prince des mystères Avec sa tiare et sa houlette aux clous d'acier...
Tous crèvent et tous vont pourrir sans sépulture.

LE ROI

Grâce, je vous livre la Forêt tout entière, Laissez-moi la ville.

PIERRE

Je suis celui des ruelles serviles Et je règle avec toi des comptes séculaires
Tu n'auras ni palais, ni tours, ni murailles
Crève canaille !

Il le frappe et le roi se renverse éperdu

Et meurt en hurlant : « Les temps sont venus ! »

Alors les Trois du tertre descendus

Dispersent l'armée en déroute Et elle fuit pleureuse par toutes les routes
Pareille à des chiens f ouailles — Et les Trois restent seuls sous le soleil de gloire.

Arrêtons-nous : nous tenons la victoire, Et les ancêtres vaincus jadis sont vengés...
Epargnons tous ces esclaves.

PIERRE

Je respire aujourd'hui pour la première fois ;

Quoi plus de maîtres, plus d'entraves?... Ah ! que le vent est frais qui souffle sur les bois !

MADELEINE

Tout ce sang, l'on dirait des roses fleuries Dont le parfum me rend des forces...

Les plaies de mes pieds sont guéries !

JACQUES SIMPLE

Regardez ! les arbres s'agitent, leur écorce Eclate... et je vois des yeux

Luire dans l'aubier...

Oh ! mais voyez, frères, voyez Quels fantômes merveilleux Glissent parmi les rameaux.

PIERRE

fLa Forêt s'incline et bruit, j'entends des mots Proférés par les feuilles...

Or soudain la Forêt sonore se recueille .Et les arbres pareils à des vieillards chenus Ouvrent leurs bras en détresse.

JACQUES SIMPLE

Ces mots, ne les avais-je pas entendus Jadis aux jours de la Promesse ?

MADELEINE

'Là-bas, à l'orient, regardez : la lisière S'ouvre sur un val bleu
qui mène en Arcadie ;

Venez vite vers la lumière...

Nos épreuves sont finies.

JACQUES SIMPLE

Allez m'attendre au seuil de la Terre promise : La Forêt murmure à travers la brise

Pleine d'échos qui dans mon âme se prolongent. Je veux rester ici tout seul des Trois Afin de savoir son secret.

Pierre et Madeleine s'éloignent à regret Et se retournent maintes fois ; Mais Jacques s'est assis sur un monceau de rois Et la Forêt pour lui chuchote comme en songe.

LE DIRE DE LA FORET

Pleine d'échos plaintifs, de pleurs et de murmures, La Forêt que revêt un deuil crépusculaire Evague le v^tux rêve épars en ses ramures — Et son âme palpite aux chênes séculaires ; Le vent triste du soir l'obsède et la dépouille Et lui chante à voix basse une morne oraison Que répètent parmi l'or sombre de leurs rouilles Les chœurs agonisants des lourdes frondaisons.

C'est la mort : le ciel rouge oii fume un sang royal Ouvre un gouffre lugubre au fond de l'occident, L'air brûle — et la Forêt du mystère et du mal Parle au Simple attentif et V implore en tremblant .

LA FORET

Je suis la fille orgueilleuse des dieux terribles Que crée et que subit la folla humanité, Les rois m'ont dédiée aux mages impassibles Rt l'horreur est sur moi de leur iniquité.

Parfois les plus souffrants de la foule servile S'arment pour renverser ces mages et ces rois Mais ma voix gronde alors à l'horizon des villes Et les Pauvres leurrés se courbent sous des lois Qui de nouveaux liens chargent leurs bras débiles.

Je suis l'illusion, la crainte, la chimère,

Je suis la région où régner les fantômes,

Dans l'ombre que j'érige sur leurs fronts, les hommes

Se prennent comme des insectes éphémères

Et, pour n'avoir rompu la toile de mes songes,

Us vont malingres et peureux sous le mensonge

Dont les ont garrottés leurs mages et leurs rois

Et les Riches huches sur de pesants pavois.

Toi Simple, armé de l'arc des révoltes heureuses, Soutenu par les Forts qui m'avaient pénétrée. Tu veux donc que je sois la ruine hantée Par les ombres douloureuses Du noir Passé qui ne renaîtra plus ?...

Pourtant, si tu daignais sauver les dieux vaincus Si tu voulais, demain, dans la nouvelle terre

Que vont fouler tes pieds vainqueurs

Susciter de nouveaux mystères

Et de nouvelles terreurs, Tu te rappellerais que l'antique Forêt
T'a livré son secret —

Et tu me rendrais ma splendeur.

JACQUES SIMPLE

Assez : les morts sont morts et leurs cercles rompus, Demain
les appelés seront tous des élus, Demain c'est la clarté libre et
pure, c'est l'aube

Radieuse sur tous les hommes, C'est la beauté de vivre que nul
ne déroba Pour asservir ses frères aux fantômes ; Demain les
Pauvres seront les Riches, demain, Un à tous et tous à un, Ils
iront la main dans la main Cueillir en chantant les fruits de la
terre

Et ses fleurs aux frais parfums.

Mais toi que ferais-tu parmi cette lumière ? Que vaudrait au
regard de cette adolescence

Ta vieillesse dépouillée ?

Tes feuilles tombent pour jamais, tu es vouée

A l'oubli de la race humaine et ta puissance Doit s'envoler au
vent comme une vaine cendre Même si je voulais, je ne puis te
sauver.

LA FORÊT

Hélas ! la nuit va descendre Et déjà je la sens ma glacer de son ombre, El mon âme frémit sous ses dards étoiles...,

O destin sornbre, O prestige défunt des siècles écoulés.

Ainsi la Forêt crie et pleure à toutes voix. Mais le Simple foulant les rois N'écoute plus sa plainte défaillante Car voici venir des lointains que hantent Des nuages effarés, Sauf du fiel, du haillon d'or et des lourds colliers Celui qui fut crucifié.

LE CHRIST

La croix est tombée en poussière Et le vieillard qui gardait le calvaire

Expire sur ses ruines...

Vois, je n'ai plus ma couronne d'épines

O Simple, tout est accompli.

JACQUES SIMPLE

Non : d'aujourd'hui tout recommence !

Ceux qui furent les maudits Rachetés du mal et de sa science S'unissent dans la lumière...

Viens avec nous : n'es-tu pas notre frère

LE CHRIST

Laisse : je ne suis plus ds ceux de cette terre Car à l'aube du jour qui ne doit pas finir Le dernier des dieux peut mourir Pour

se sacrifier au salut d'autres mondes.

JACQUES SIMPLE

Adieu donc, ô toi qui subis notre souffrance : Je tresserai des fleurs nouvelles pour ta tombe.

// dît — mais nul ne lui répond... une colombe

Aux ailes de feu vers le ciel s'élance Et oï fut le Crucifié
naissent des roses Dont le cœur porte une croix.

JACQUES SIMPLE

Prodige suprême ! je vois Par delà la Forêt aux ramures
moroses

Un astre accueillir la colombe Et voici que j'entends des voix
éoliennes

LES VOIX

Gloire à celui qui s'est sauvé lui-même : O Racheté, pose tes
armes.

Jacques Simple s'incline, des larmes D'allégresse emplissent
ses yeux Et de blancs rayons nimrent son front radieux.

Cependant la Forêt se débat éperdue

Et tord les bras noirs de ses arbres ; Du fond de l'horizon des
foudres accourues

La frappent de leurs éclairs Et ses chênes rompus se courbent jusqu'à terre.

JACQUES SIMPLE

C'en est fait, la Forêt va s'effondrer, j'entends

L'oracle mugir parmi les tonnerres Et déjà les arbres s'allument et le vent Attise l'incendie.

Ecartant les buissons embrasés, il descend Par le chemin qui mène en Arcadie Car Pierre et Madeleine anxieux

L'attendent au seuil bleu de la Terre promise.

Et tous trois enlacés s'élignent à pas lents Sans regarder derrière eux.

La Forêt tout en feu siffle et geint sous la bise Fatidique qui la fouaille Elle crépite et les troncs enflammés Disparaissent en tourbillons d'étincelles

Oii se débattent et saignent des salamandres,..

I40 LA FORKT BRUISSANTE

Puis la Forêt s'écroule et s'éteint, des fumées Se déroulent que chassent les souffles Et des voix crient dans les nuées :

« Regardez maintenant, vous qui l'avez vaincue ! »

Ils se retournent : Madeleine demi-nue Et Pierre aux yeux sanglants Et Jacques Simple rayonnant

Sous U7i bandeau d'étoiles scintillantes.

LE DIRE D'ARCADIE

Un soir d'astres en fleurs règne sur l'Arcadie Que reflète en rêvant la rivière sereine, Et les parfums épars de roses endormies Flottent parmi le calme immense de la plaine.

Les Vieux se sont assis au seuil heureux des cases Et devisent en regardant Les enfants qui s'essayaient à des luttes, Les femmes sourient en extase A cause du susurrement Qui s'envole des flûtes Aux lèvres des éphèbes agiles Ainsi qu'un fol essaim d'abeilles ; Et les hommes prudents tressent des corbeilles Pour la vendange prochaine.

Le berger vient que suivent Pierre et Madeleine ; Us portent haut le chef du sphynx et l'arc vainqueur^ Et, fiers d'avoir dompté le mal et la douleur, Tous trois s'écrient :

Nous avons traversé la Forêt ennemie — Salut à ceux du pays d'Arcadie !

Autour du berger blanc les éphèbes accourent,

L'un l'embrasse et l'autre lui tend des fruits Et les enfants pressés autour de lui

Baisent ses ?nains tour à tour ; Les femmes rieuses fêtent Madeleine Et les hommes font boire une coupe de vin

A Pierre qui s'ébahit — Et le soir radieux illumine la plaine.

Mais zin "vieillard ;

Jacques Simple tu t'es racheté, le destin

Que te fit ton vouloir s'accomplit -Car tu as triomphé de
l'ombre et du mensonge Et des prestiges et des songes Que la Fo-
rêt suscita sous tes pas.

•Or tout hier, embrasant l'horizon d'Arcadie J*Jous la vîmes
se tordre aux flammes vengeresses Elle est morte la vieille enne-
mie Et elle ne ressuscitera pas.

JACQUES SIMPLE

O terre heureuse Où les astres sont doux ainsi que des ca-
resses, Que de fois oubliant ma route douloureuse Je te vis te
dresser au fond des cieus sans bornes !,

Vieillard, la lutte fut si sévère !... parfois Aprement pourchassé
par les bêtes des bois Et par les mages moroses

J'ai défailli, j'ai renié mon âme, Et sans doute j'aurais péri si
cette femme

Qui me suit ne m'avait défendu...

Et Pierre aussi qui fut honni, qui fut vendu,

Son bras me secourut en maints périls.

LE VIEILLARD

Souviens-toi : quand toutes choses étaient hostiles^ Tu leur
partageas ton cœur et ton pain Et tu leur promis un meilleur de-
main —

Mon fils, c'est la loi juste et si tu fus sauvé,

C'est pour avoir connu la divine pitié.

JACQUES SIMPLE

O soir d'or clair, splendeur suprême, Onde qui ris en fuyant
sous les saules, Rosiers penchés qui parez mes épaules

De pétales embaumés, Soyez témoins de ma félicité...

Vois-tu Pierre, vois-tu Madeleine, Comme palpite autour de
vous toute la vie !

O Jacques, je suis enfi'.i un homme, j'oublie L'iniquité de jadis
et la haine.

MADELEINE

Aujourd'hui j'ai nom : Joie humaine, Aime-moi : je me
transfigure.

O merveilleuse aventure !

Quelle est cette vierge adolescente Dont le rire semble une
grenade fleurie ?... Ses bras s'ouvrent vers moi, ses yeux me
tentent Où je retrouve encor la beauté de la vie.

LE VIEILLARD

Unis des forts liens de l'éternel amour, Allez tous deux par la
nuit étoilée :

Demain vous reviendrez près de nous quand le jour Dardera
sur vos fronts ses flèches enflammées.... Ephèbes, entonnez
l'hymne des seules noces.

LE MENETRIER

L'amant qu'une douce fièvre

Attire à tes lèvres Te prendra, vierge pâmée —

LE CHŒUR

O hymen, ô hyménée 1

LE MENETRIER

O vierge, sous les sureaux Bruissants d'oiseaux L'amant te
tient enlacée —

LE CHŒUR

O hymen, ô hyménée !

LE MENETRIER

Un cri meurt sous la feuillée Toute frémissante..- L'amant ras-
sure l'amante :

Une femme nous est née —

LE CHŒUR

O hymen, ô hyménée !

Le chant monte et s' é perd aux ramures charmées — L'amant
cueille la bouche inquiète de l'amante : Frôlés des grands roseaux
dormants , Ils vont dans l'ombre indolemment Au murmure
amoureux d'un rythme d'harmonie

Et la rivière caressante Qu'un brouillard nuptial effleure de ses
voiles, Chante la nuit, la lune pâle et les étoiles En Arcadie.

GUERMANTES, Août 1894 — Octobre 1895.

Prologue... Le Chant I Le

Chant II....

Chant III ..

Chant IV...

Chant V....

Chant VI...

Chant VIL.

■Chant VIII.

-Epilogue....

Le

Le Le Le Le Le Le Le

re du berger noir 9

re du sphynx 25

re de Jésus-Christ 35

re des salamandres 46

re de la vieille fée 59

re du barbare 81

re des thaumaturges 97

re des rois 119

re de la forêt 133

re d'Arcadie 143

Annonay. — Imp. J. ROYER.

PQ Retté, Adolphe

2386 Canç)agne première

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/campagnepremiroorettuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.